

971.405

A188

Vol. XI, No 4

20 sous

Avril 1924

# L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX



## SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE	LA PRIERE POUR LA PATRIE.....	193
LOUIS-D. DURAND	LA PERTE DU CAPITAL HUMAIN:	
***	L'ÉMIGRATION AUX ÉTATS-UNIS.....	194
P. ADÉLARD DUGRÉ, S.J.	M. ALBERT FOISY.....	212
CHARLES GAGNÉ	UNE OEUVRE SOCIALE.....	216
FERMAS BASTIEN	NOTRE PROBLEME AGRICOLE.....	221
A. P.	L'ONTARIO FRANÇAIS.....	238
FRANÇOIS HERTEL	ALBERT LOZEAU.....	242
ABBÉ PHILIPPE PERRIER		
FRANÇOIS DELIGNY	LES LIVRES.....	243
ABBÉ LIONEL GROULX		
FRANÇOIS BRASSIER	LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE.....	252
FRANÇOIS TRIM	CE QUE EST L'HOMME INTELLIGENT.....	256

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE: EST 1360

MONTREAL.

# Canadiens-Français

*Soyons fiers de nos institutions*

## NOS ÉPARGNES

dans nos banques

## NOS PLACEMENTS

dans nos industries

## NOS ACHATS

chez nos marchands

## NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

## "La Sauvegarde"

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de seize millions d'assurance en force.

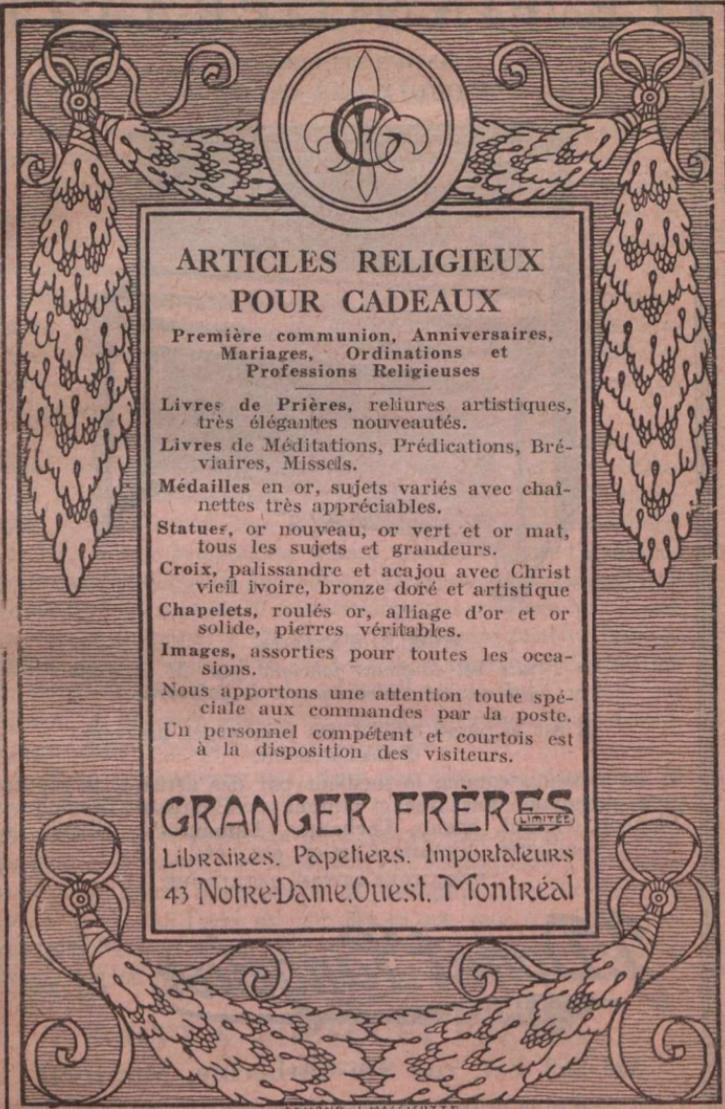
Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice de "LA SAUVEGARDE"

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

**L'Action française** est l'organe de la *Ligue d'Action française*, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont : M. l'abbé Philippe PERRIER, président; MM. Anatole VANIER, avocat, secrétaire général, Louis HURTUBISE, ingénieur civil, trésorier, M. l'abbé Lionel GROULX, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur LAURENDEAU, professeur; Antonio PERRAULT, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.



**ARTICLES RELIGIEUX  
POUR CADEAUX**

Première communion, Anniversaires,  
Mariages, Ordinations et  
Professions Religieuses

Livres de Prières, reliures artistiques,  
très élégantes nouveautés.

Livres de Méditations, Prédications, Bré-  
viaires, Missels.

Médailles en or, sujets variés avec chaî-  
nettes très appréciées.

Statues, or nouveau, or vert et or mat,  
tous les sujets et grandeurs.

Croix, palissandre et acajou avec Christ  
vieil ivoire, bronze doré et artistique

Chapelets, roulés or, alliage d'or et or  
solide, pierres véritables.

Images, assorties pour toutes les occa-  
sions.

Nous apportons une attention toute spé-  
ciale aux commandes par la poste.

Un personnel compétent et courtois est  
à la disposition des visiteurs.

**GRANGER FRÈRES** LIMITED

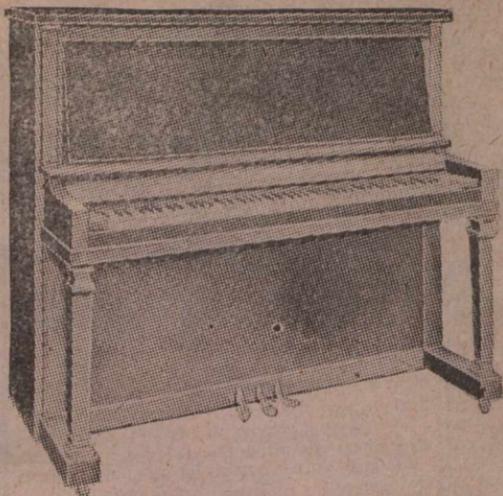
Libraires. Papetiers. Importateurs  
43 Notre-Dame-Ouest. Montréal

EDMOND-J. MASSICOTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# LE PIANO PRATTE

ARTISTIQUE-DURABLE  
LE CHOIX DES ARTISTES



MODELE D'ARTISTE

*Le piano Pratte est toujours fabriqué par M. Antonio Pratte, qui en est l'inventeur et le fabricant.*

Il est le piano officiel des principales maisons d'enseignement.

Il est reconnu comme le meilleur par des artistes de réputation mondiale, tels que: Guilman, Bourgault-Ducoudray, Plançon, Gigout, Staub, Lachaume, Lamoureux, Albani, Letondal, Laliberté, Victoria Cartier, etc., etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

*J. Donat Langelier*  
LIMITEE

Tél. :

Est { 3425  
3426

366-368 Est, rue Ste-Catherine, Montréal  
Le plus grand magasin du genre au Canada.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## Bagues de fiançailles

“Car les dons et promesses, quant on les peult accomplir, les honneurs, les bonnes chères, selon les gens, resjouissent, lient et emprisonnent leurs cœurs, tellement que tous font siens.”

Ainsi s'exprime, au temps de Rabelais, le conteur Anthoine de la Salle, dans “Le Petit Jehan de Saintré.” Or parmi toutes les belles “ferrures”, comme on appelait alors les bijoux, il n'en est pas de plus symbolique de cet “emprisonnement du cœur” que la bague de fiançailles; il n'en est pas non plus que le donateur désire plus belle. Aussi rien d'étonnant que les “gracieux diamans” soient devenus la parure obligée des “verges” (bagues) d'or “gentement émaillées”, qu'en “tout honneur, grâce et amour, on destine à la compagne de sa vie.”

Le diamant possède cet avantage unique de ne jamais se détériorer, de conserver son éclat, d'être enfin l'un des rares objets dont la perpétuelle jeunesse serve à rappeler toujours les intentions du donateur et dont la magnificence ne soit jamais altérée. Sa valeur symbolique, autant que sa beauté, l'a désigné pour orner la bague de fiançailles. De ce que cette gemme précieuse est incorruptible, il n'en faudrait pas conclure qu'elle soit de valeur uniforme: il s'y rencontre des imperfections dans la taille, quelques pierres ont des fissures, d'autres ont des défauts de réfringence. Bref, à moins d'être un expert, il ne faut pas acheter de diamant ailleurs que dans une maison de confiance, ayant, comme la nôtre fait ses preuves.

Nous n'admettons pas, dans nos écrins de diamants, de qualité inférieure. Chez nous, ce qui détermine la valeur d'un diamant, c'est le poids; du reste, ils ont tous même feu, même perfection de taille. Vous pouvez donc vous adresser à nos magasins pour l'achat d'une bague de fiançailles, avec la certitude que la pierre qui l'orne est parfaite et que vous n'aurez jamais, par la suite, ni l'humiliation ni le chagrin de constater que la bague donnée à la charmante fiancée ait laissé à désirer.

**SCOTT & BOUSQUET FRÈRES,**

LIMITÉE

479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# En vente à la Librairie Ducharme

## 133, rue St-Laurent, Montréal

Des livres . . . . qu'on ne trouve plus ailleurs.

- Les jubilés, églises et chapelles de la ville et de la banlieue de Québec, 1608 à aujourd'hui — 518 & 428 p. 2 vols, toile de couleurs différentes. Illustrations nombreuses. franco..... 4.50
- La France vivante en Amérique du Nord, par Gabriel Hannotaux, de l'Académie Française, 264 p. franco..... .75
- L'indépendance économique du Canada français, par Errol Bouchette, 293 p. Montréal 1913, franco..... .75
- Quelques poètes, par Louis Arnould, préface de Frs Coppée, 462 p. franco..... .60

## L'École Française des Maîtres-Verriers au Canada.

...Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

**Vitraux historiques et mythologiques**  
**Verrières religieuses, genre mosaïque**

...sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

**HOBBS MANUFACTURING COMPANY LTD**

MAIN 583

444 rue Saint-Jacques, Montréal.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## Bronze, cuivre ou fer martelé...

Si vous aimez le solide et l'artistique.

Si vous avez un travail délicat à faire exécuter dans l'un de ces métaux, nous mettons à votre service une équipe de maîtres-ouvriers d'un goût et d'une habileté remarquables. Ils interpréteront intelligemment *vostra idea* à vous et la rendront avec une exactitude parfaite, pour peu que vous leur donniez les jalons nécessaires.

### Nos états de service, nos références

Depuis nombre d'années, nous travaillons activement, à la satisfaction générale de tous nos clients. Voici, entre mille, quelques-uns de nos travaux, qui sont de véritables références :

Riches comptoirs en bronze, pour la Banque d'Épargne et la Banque Nationale.

Grilles finement ouvragées, pour la Banque d'Hochelaga.

Éléphants électroliers et chandeliers, lustres somptueux, appliqués minutieusement et artistement travaillés, faits pour le compte ou de l'École Polytechnique ou de l'Hôtel-Dieu, ou de MM. les Sulpiciens ou des RR. SS. de Sainte-Anne, etc., etc.

Et nous mettons le même soin, à renouveler les vieux objets en métal comme les candélabres, etc... faites-nous d'abord faire un "rafistolage" de ce genre, si vous voulez nous juger à l'œuvre !

---

## Les ouvrages d'art en cuivre limitée

La seule maison canadienne-française, au Canada.

247, rue Sanguinet, - - - Montréal

Est 143

- - - Rockland 249

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

VILLA BONHEUR



**L**eluxe, le plaisir et l'oisiveté nous proposent une jouissance qui épuise les fortunes, affaiblit le courage et n'offre aucune garantie de paix et de bonheur.

Bannissons-les de notre foyer.

## L'ECONOMIE

qui nous suggère le TRAVAIL, la SOBRIETE, le bon ORDRE en toutes choses, nous assure une vie heureuse dans le DEVOIR.

**LA BANQUE D'EPARGNE**  
DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

*"La grande Banque des Travailleurs"*

Bureau Principal et Seize  
succursales à Montréal.

A. P. LESPERANCE,  
Gérant Général.

# AU QUEEN'S

**Vous ne coudoierez que des gens "bien"**

La clientèle de ce restaurant célèbre est en effet distinguée de bon ton... et fine bouche, car on y mange bien et bon.

Vous y prendrez vos repas "économiquement" — 75 sous le midi et \$1.00 le soir — dans une atmosphère de paix, de luxe et de respectabilité.

Allez au Queen's d'abord  
Et vous comparerez ensuite.

## HOTEL QUEEN'S

Direction et administration canadiennes-françaises

2, rue Windsor - - - MONTRÉAL

# LA PRÉVOYANCE

COMPAGNIE D'ASSURANCES

189, rue St-Jacques, Montréal.

Incendie, Vie, Accidents,

Maladies, Vol, Responsabilité

Patronale, Glaces, Automobiles

GARANTIE

## J.-C. GAGNÉ

Directeur-Gérant.

Tél. Main, 4310-11-12-13.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# TOUJOURS EN AVANT

**THE  
PRIMUS**

Noir et Vert  
naturel

En paquets  
seulement.



Conserves  
Alimen-  
taires de  
Fruits  
et  
Légumes  
PRIMUS

POUDRE A PATE  
CRÈME DE TARTRE  
GELÉES EN POUDRE

## “PRIMUS”

La marque “PRIMUS” est une garantie de qualité et de pureté.

**L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée**

Maison fondée  
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

## BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé ..... \$5,000,000.00  
Capital versé et Réserve ..... \$4,500,000.00

### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : L'hon. Sir **HORMISDAS LAPORTE, C.P.**, ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltée), président “Société d'Administration Générale”; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président : **M. W.-F. CARSLEY,**

Vice-président et Directeur général : **M. TANCRÈDE BIENVENU,** administrateur “Lake of the Woods Milling Co.” administrateur “Crédit Foncier Franco-Canadien”.

**M. G.-M. BOSWORTH,** président de la “Canadian Pacific Steamships Limited”

L'hon. **NEMESE GARNEAU, C.L.,** Québec, président Les Prévoyants du Canada.

**M. ÉMILIE DAoust,** Président de la Librairie Beauchemin, Limitée; Commissaire du Port de Montréal.

**M. S.-J.-B. ROLLAND,** Président de la Cie de Papier Rolland Limitée.

### BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président : L'hon. **N. PÉRODEAU,** Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Vice-président: **M. J. AUGUSTE RICHARD,** administrateur de l'Université de Montréal; président “Fashion Craft Manufacturers Limited”.

Hon. **E.-L. PATÉNAUDE,** C.P. avocat, M.P.P., administrateur de l'Alliance Nationale.

Recommandez-vous de l'**ACTION FRANÇAISE** chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## LA PRIÈRE POUR LA PATRIE

---

*La prière pour la patrie, la pratiquons-nous comme il conviendrait? Nos pères nous avaient laissé là-dessus de beaux exemples. Maintes fois, l'histoire nous le révèle, ils surent se mettre à genoux pour attendre de Dieu d'abord le salut de la Nouvelle-France. Tout naturellement ces actes de religion s'inséraient dans la vie du pays. Et, par exemple, quelle prière agitait les lèvres et les cœurs, en ce jour de mai 1660, où tout Ville-Marie entendait, avec Dollard et ses compagnons, la messe du départ?*

*Pourquoi ne pas revenir à ces nobles et salutaires habitudes? Le 24 mai prochain la jeunesse de l'Amérique française s'unira dans une même manifestation nationale. Que n'ajoute-t-elle, à sa fête de Dollard, une prière pour la patrie? Les dangers de notre race sont si nombreux et si grands qu'il ne serait pas superflu d'intéresser à notre avenir le Dieu de nos pères. Puis, la prière, qui a les horizons de la charité, ne doit-elle pas embrasser, dans ses vœux, cette grande personne morale qui couvre tous nos foyers?*

*Nous ne donnons pas ici un mot d'ordre qui doit venir de plus haut que nous. Mais est-il défendu aux plus humbles fidèles d'émettre des vœux, fût-ce les plus ardents?*

*LA PERTE DU CAPITAL HUMAIN*

---

L'ÉMIGRATION AUX ÉTATS-UNIS

2ÈME ARTICLE

Pourquoi nos gens s'en vont-ils ? C'est le problème des causes et des remèdes qui se pose ici. Problème extrêmement complexe si les données en paraissent assez simples. Les facteurs en sont nombreux, variés et d'importance diverse. Essayer de les démêler et de les hiérarchiser constituera la seconde partie de ce modeste travail.

L'on peut poser en principe, je crois, que trois mobiles principaux sont à la base des mouvements de masse humaine : recherche de l'or par quoi tant de gens ont été éblouis ; poursuite des affaires en un siècle où le commerce et les transports ont atteint au perfectionnement que l'on sait ; ou quête des moyens de ne pas mourir de faim. Voilà pour l'objet. Quant aux causes profondes, lointaines, "la seule vue générale qui convienne dans la majeure partie des cas, c'est que les forces qui travaillent au dépérissement et à l'exode ne sont pas le fait des conditions naturelles, vues in abstracto. Elles sont le fait de l'homme ; et par l'homme nous entendons la masse politique et sociale façonnée par les forces confluentes de l'histoire, de la civilisation et des genres de vie".

Entreprendre de vérifier cette "vue générale" dans le détail du problème particulier qui nous occupe, serait une tâche manifestement au-dessus de mes forces. L'utiliser cependant pour essayer d'y voir clair, c'est, je crois, besogne utile et méthode de bon sens. Nos gens sont faits comme

tous les humains; vivants, comme les autres, sur une territoire donné, les causes qui les en font sortir, doivent ressembler dans leur principe à celles qui expliquent toutes les migrations, sauf celles qui sont dues à un refoulement par invasion guerrière.

Quelles sont les principales nations européennes d'une civilisation en somme identique à la nôtre chez lesquelles on peut observer, à des degrés divers, ce phénomène de l'émigration. Ce sont surtout l'Irlande, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et la Scandinavie.

On estime à 60,000 le nombre des Scandinaves qui quittent chaque année la Suède, la Norvège, le Danemark et la Finlande, parce qu'ils sont "réellement de trop chez eux". En Norvège, par exemple, pays de 2,400,000 habitants, les pêcheries ont atteint le maximum de perfectionnement; le commerce maritime de ce petit peuple est le quatrième du monde; la terre donne tout ce qu'il est possible d'en extraire, et chaque année l'on enregistre un excédent de 30,000 naissances. Il faut un exutoire à cette production humaine. Le sol, le commerce, la pêche étant exploités à leur plein rendement, il ne reste plus à une partie de ce surcroît de population qui veut vivre, qu'à s'expatrier. Ce qui fait ici défaut à l'homme, c'est le cadre naturel. On le voit bien en observant ce qui se passe au Danemark, pays puissamment organisé au point de vue agricole, et en perpétuel progrès parce que la terre y peut produire davantage. Quatre mille cinq cents Danois seulement émigrent chaque année sur une population de 3,000,000 contre 20,000 en Norvège sur une population de 2,400,000.

L'Allemagne et l'Irlande ont été jusque vers 1880 les grandes pourvoyeuses de matériel humain. Depuis, l'on constate que l'émigration allemande s'est arrêtée, quand celle de l'Irlande a considérablement diminué. Pourquoi ?

Parce que les forces qui travaillaient au dépérissement et à l'exode et qui sont le fait de l'histoire de la civilisation et des genres de vie, ont été matées par des conditions économiques et sociales nouvelles et plus favorables. L'on sait ce que "l'organisation" a fait de l'Allemagne, jusqu'à la guerre. Un formidable vouloir-vivre collectif s'est emparé de la masse germanique, sous l'impulsion d'un pouvoir politique volontaire et capable de desseins à longue portée. Le dépérissement a cessé, l'enrichissement a succédé à la pauvreté et la population est passée de 40 à 68 millions, ce qui n'a pas fait le bonheur du genre humain, chacun le sait, mais cela c'est une autre paire de manchettes.

En Irlande, à mesure que la tenure des terres se fait plus humaine, à mesure qu'on permet à l'agriculture et à l'industrie une situation plus aisée, l'émigration ralentit. Dans l'un et l'autre cas, les conditions économiques, sociales et politiques sont en fonction de la désertion: ni l'Irlandais, ni l'Allemand ne s'en allaient à la conquête de placers ou de comptoirs de commerce. Ils seraient restés chez eux, si la faim ne les en avait chassés; remplacée par l'abondance, l'Allemand ne bouge plus, quand l'Irlandais se meut encore qui n'a pas vu l'aisance s'asseoir à son foyer.

Que nous enseignent à cet égard l'Italie et l'Espagne ?

Voilà deux peuples chez qui la production humaine est intense, mais où l'exportation humaine se chiffre dans les centaines de mille chaque année. Péninsules méditerranéennes toutes deux, l'une, l'Espagne, plus grande des deux-cinquièmes que l'autre et deux fois moins peuplée, perd presque autant de sujets que l'Italie, de saison en saison. La botte italienne est petite et surpeuplée. La densité moyenne de sa population (121 H. au K. carré) est supérieure à celle de toutes les régions purement agricoles

de l'Europe, et la capacité de production de son sol n'est plus extensible. D'où déséquilibre entre une population toujours plus nombreuse et une production qui par la nature de la terre a atteint sa limite. Il faut donc que chaque année un certain nombre d'Italiens s'expatrient qui mourraient de faim chez eux s'ils s'obstinaient à y rester. L'Espagne offre le même spectacle; mais d'autres facteurs entrent là en jeu. Trente-neuf habitants seulement au K. carré, sur un sol capable de nourrir deux fois et peut-être davantage la population entière de la péninsule ibérique. "L'Espagne, dit A. Girard, se vide de paysans, et pourtant elle n'en a pas trop", puisqu'ils y forment seulement 29% de la population totale. "Ce n'est pas l'excès de vitalité d'un peuple exubérant qui pousse les Espagnols à quitter leur pays, dit encore le même écrivain, c'est la misère et la faim". Mais nous apprenons d'autre part par M. Maurice Legendre qui vit à Madrid depuis assez longtemps et qui est un amoureux de son pays d'adoption, ce qui rend son témoignage plus précieux: "que l'Espagne est sans doute le pays le plus mal gouverné de l'Europe".

Mauvaise répartition du sol, agronomie arriérée, outillage antique, état économique défectueux, telles paraissent être les causes de l'émigration espagnole.

Que conclure de cette enquête rapide? Qu'il existe deux sortes de foyers d'émigration. L'un qui se trouve dans les pays de natalité abondante, mais où les forces de production sont étroitement resserrées: c'est le cas de l'Italie ou de la Norvège. L'autre se révèle chez les peuples féconds aussi, mais où les conditions politiques, sociales et économiques sont nettement défavorables. Ce fut le cas de l'Allemagne d'avant 1870; c'est encore celui de l'Irlande, à un moindre degré qu'autrefois; c'est celui de l'Espagne "pays le plus mal gouverné de l'Europe".

Ces conditions ne sont pas naturelles, *in abstracto*. Elles sont le fait de l'homme. L'Allemagne les a tournées à son avantage, à force de volonté et de labeur; l'Irlande qui s'est reprise au goût de vivre, garde ses enfants de plus en plus; l'Espagne est peut-être — peut-être — en train de révolutionner toute sa vie intérieure...

Si, quittant l'Europe, nous regardons maintenant ce qui se passe ici, il nous sera peut-être possible de découvrir les vraies causes de notre émigration, en passant par dessus les causes secondaires ou accidentelles qui se guériront d'elles-mêmes quand notre corps social aura retrouvé la santé.

C'est un truisme que de dire que l'agriculture fixe les hommes au sol, et cependant ce sont surtout nos paysans qui s'en vont. Il existe aussi une règle géographique que démentent les faits, chez nous. Les masses rurales qui se déplacent, à la recherche de ce que l'on a appelé le mieux-être, ne "veulent pas changer radicalement de cadre terrestre et de genre de vie". Et cependant nos paysans quittent l'agriculture pour la vie d'usine, la terre aux grands horizons libres pour la ville qui concentre sur un sol étroit son grouillement humain. Ce n'est ni l'attraction de l'or, ni la passion des affaires qui arrachent nos gens à leurs paroisses. Comment alors expliquer leur exode? Écartons tout de suite l'explication de nos maux par le malaise né de la guerre et des folies que nous y avons faites. Il a aggravé une situation déjà fort compromise, et son poids pèsera longtemps encore sur notre vie. Écartons cette explication qui masquerait trop d'autres causes, si l'on s'en contentait, et poussons notre analyse plus loin.

Notre outillage agricole est hors de cause, dit-on. Tout ce qu'il y a de plus moderne est à la portée de la main. Ce ne peut être non plus l'indigence du sol. Sa fertilité ne fait pas de doute d'une façon générale. On n'allèguera

certes pas que notre population est trop abondante pour l'étendue de notre domaine: trois et demi pour cent seulement de nos terres sont en culture et nous ne sommes pas six habitants au mille carré, contre 650 en Belgique, par exemple. Mais alors si l'aridité de la terre n'est pas en question, si le mécanisme agricole est tout aussi avancé dans notre province qu'ailleurs, si la zone de culture et de production est extensible à volonté, qu'est-ce qu'il y a donc qui crée graduellement le désert dans nos campagnes? Il y a que tout ce dont on se vante et que je viens de résumer — en appuyant sur la pédale douce — est vrai sur le papier ou dans les discours et que dans la réalité il en va tout autrement.

Parler sur le mode dithyrambique de nos ressources naturelles illimitées; célébrer à grand fracas "la richesse inépuisable de nos forêts"; faire jouer le gros trémolo de toutes nos orgues oratoires pour chanter "l'immense valeur de nos innombrables pouvoirs hydrauliques"; débaptiser les territoires du Labrador pour les appeler l'Ungava et les rebaptiser de nouveau pour apprendre aux populations ébahies qu'elles viennent encore de s'enrichir d'"un Nouveau Québec grand comme la France"; tendre les jarrets pour hausser "la cause sacrée de la colonisation"; y ajouter un couplet vantant la "tranquillité du Canadien français" qui ne sabote pas les usines de ses maîtres étrangers; et finir en psalmodiant de plates obséquiosités à l'adresse du clergé pour qui on réserve un chien de sa chienne — sous les espèces d'un parti anticlérical — s'il ne marche pas au doigt et à l'œil, telle est la monnaie courante des lamentables clichés mis en circulation par tous nos bourreurs de crâne, depuis les temps les plus reculés.

*"Je suis le Grand Discours aux ronrons de rouet*

*"Qui vous endort un peuple et l'opère à souhait."*

Et ce Grand Discours, on le retrouve depuis 1867 sur les lèvres de presque tous nos chefs qui se morfondent à cette dérisoire comédie: persuader à notre peuple de faire semblant de se croire heureux, riche et prospère.

La vérité, c'est que si la zone de culture et de production est extensible à volonté, — ce qu'on ne sait pas, — l'on a tout fait pour tenir la population qui voulait rester ici, parquée comme si elle n'avait pas eu le droit de se répandre au-delà, ailleurs qu'aux États-Unis.

La vérité, c'est que pendant 50 ans notre surcroît de population des vieilles paroisses n'a pas su où aller sur le "sol de sa patrie", parce que personne ne lui a indiqué la route à suivre, parce que personne n'a même tenté de lui apprendre qu'il pouvait exister d'autres routes que celle de l'exil.

La vérité, c'est que pendant 50 ans l'on a criminellement et stupidement tué toutes les vellétés de l'esprit colonisateur de notre race, grâce à une législation de tortionnaire du pauvre monde.

La vérité, c'est que si l'aridité générale de nos terres n'est pas en question, la mauvaise répartition de nos terres neuves l'est, parce que personne en haut lieu ne s'est jamais préoccupé de délimiter, dans la forêt, les terres propres à une culture convenable, et celles éternellement vouées à l'improductivité et au découragement des pauvres égarés qui s'évertuent en vain à éprouver la fertilité de la rocaille.

La vérité, c'est qu'on n'a pas encore séparé, en fait et sur une large étendue, les domaines forestiers des domaines de colonisation, en mettant chacun chez soi, le colon pour lui permettre de vivre, et le marchand de bois, pour l'empêcher de nous ruiner.

La vérité, c'est que dans certains endroits, les vieilles

terres sont barrées par un rideau de forêt au-delà duquel elles ne peuvent s'étendre, parce que le détenteur des droits de coupe préfère laisser croître les arbres pour arrondir ses profits futurs, cependant que la population qui vit à l'orée de ces bois est obligée de s'exiler pour gagner le pain que sa hache pourrait lui donner si les barons de la féodalité financière ne l'empêchaient de l'attaquer.

La vérité, c'est qu'en l'an de grâce 1923, sous un ministre patriote, animé des meilleures intentions, les congrès de colonisation comme autrefois et comme toujours, comprimés entre la politique et les gros intérêts, finissent en eau de boudin.

La vérité, c'est que notre outillage agricole, batteuses, faucheuses, ou râteaux américains ou ontariens, exprime peut-être la perfection moderne pour ceux qui ont les moyens de se le procurer. Mais si nous descendons de tous les *Cletrac* qu'on essaye de nous monter, pour examiner posément le mécanisme agricole de notre province, que découvrirons-nous? Une agronomie qui croupit dans une médiocrité routinière, médusée par les improvisations épileptiques des emballés sur l'urgence d'une politique de tracteurs, ou sur la nécessité de faire soi-même sa "Machine Agricole" (de Montmagny), ou encore de créer une banque rurale qui ne vivra que l'espace d'une harangue pour distribuer durant quelques minutes du capital politique, pendant qu'on fait la sourde oreille aux réclamations qui, depuis la Confédération, prient et supplient pour l'établissement d'un crédit agricole.

L'industrie qui trop souvent, par sa nature, consomme des richesses qui ne se renouvelleront plus, trouve tout l'argent qu'il lui faut; au besoin l'État fournira jusqu'à des 15 millions d'un seul coup, pour parer au désastre d'une industrie particulière qui n'a eu qu'à naître pour mourir.

Mais l'agriculture, mais la colonisation qui fécondent l'action créatrice de la terre en développant de la richesse, n'ont servi jusqu'ici qu'à fournir, sur leurs économies, du capital aux autres; et quand enfin on veut bien s'apercevoir que la terre est une usine ayant besoin elle aussi de crédit, on fait passer entre les mains de son heureux possesseur écrasé de charges foncières, la carte d'un Syndic de faillite obligeant.

Cinquante millions ont été dépensés depuis une décade dans nos chemins. L'année dernière seulement nous avons jeté à la voirie 8 millions et demi pendant que nos colons commencent à peine d'avoir des routes. En Ontario, trois chemins de fer parcourent les régions de colonisation, du Pacifique au Transcontinental. Chez nous, nous n'en avons pas un seul; et pendant qu'en une année nous employons au delà de 3 millions de piastres à réparer le macadam de nos vieilles paroisses, nous poussons en même temps l'esprit d'initiative, envers les compagnies de chemins de fer, jusqu'à leur donner en tout et pour tout l'énorme somme de \$750.00. Demain peut-être, si on ne l'en empêche, *l'Atlantique, Québec et Occidental* qui a reçu ce fastueux cadeau, l'emploiera à conduire une voie ferrée de Montréal à Amos pour relier l'Abitibi au centre commercial du pays. Que ne ferait-on pas avec autant d'argent?...

Nous n'avons pas de véritable enseignement agricole qui prépare l'organisation rationnelle de la ferme et l'organisation économique de la production.

Sait-on que dans un petit pays comme la Bohême qui est à peine trois fois plus peuplé que le nôtre et qui, pendant 200 ans, a eu à endurer les persécutions morales et les exactions fiscales des Allemands et des Autrichiens, il y a plus de 25 écoles d'agriculture?

Notre population rurale se divise en deux catégories,

à peu près égales en nombre : les agriculteurs d'une part, et les *emplacitaires* de l'autre. Par la disparition de la petite industrie comme par l'invention de la machine agricole, une moitié de notre population de la campagne — je veux dire celle des *emplacitaires* — n'a au premier chef, puisqu'elle ne cultive pas, d'autre alternative pour vivre que de s'en aller à la ville ou aux États-Unis. Qu'a-t-on fait pour ressusciter la petite industrie, la transformer, l'outiller, la "financer" et l'adapter aux conditions modernes ? Qui s'est jamais préoccupé des industries connexes à l'agriculture, lainage, peaux, cuirs, vannerie, etc ? Mais dans cette petite Bohême dont je parlais il y a un instant, il y a près de 300 distilleries qui utilisent la pomme de terre à la fabrication d'un alcool employé dans l'industrie et qui en extraient 40,000,000 d'hectolitres par année. Qui a jamais songé chez nous à pareilles initiatives ou à d'autres semblables qui, en aidant à la décentralisation de l'industrie, auraient assuré du travail à ceux qui en manquent dans nos campagnes et fourni un marché à nos ruraux. Et l'on dira que nous sommes gouvernés, qu'une pensée préside aux destinées de notre province, que les conditions politiques, sociales et économiques de notre État, qui sont le fait de l'homme, nous sont favorables ; et que si nos gens nous quittent c'est parce qu'ils ne connaissent pas leur bonheur ou qu'ils sont des coureurs d'aventures ! Allons donc !

Les mêmes causes profondes qui dépeuplent les autres pays, agissent aussi chez nous et, tant qu'on ne les aura pas fait disparaître, les mêmes effets se produiront inlassablement. Ce n'est pas le cadre naturel qui fait ici défaut. C'est son utilisation incohérente qui le rend si difficile à habiter ; et plus on mettra de temps à opérer le redressement nécessaire, plus il partira de nos gens. Nos gouvernements, qui font passer les œuvres du rapatriement avant les moyens

d'enrayer l'exode, auront beau organiser le meilleur service de rapatriement qui se puisse rêver, ils ne pourront jamais lutter d'efficacité contre le service d'émigration que chacun de nos compatriotes émigrés sait organiser auprès des amis ou des parents québécois qu'il veut attirer à Manchester ou à Lowell. Plus il en partira, plus il en voudra partir. C'est une loi de géographie humaine: "Plus les hommes sont nombreux sur un point, plus ils persistent à s'y entasser, tandis que les pays au peuplement pauvre et rare s'appauvrissent toujours."

Comme on le voit la question est d'importance capitale. C'est la survie du Canada français qui est en cause! Nous parlons volontiers de monter "vers la supériorité" et "d'assurer notre indépendance économique". C'est très joli, mais tous les efforts que suppose une aussi belle ambition seront perdus si nous laissons stupidement échapper la force matérielle du nombre sur laquelle ces efforts doivent s'appuyer pour compter.

\* \* \*

Mais comment enrayer l'émigration? Les causes que nous venons d'indiquer ne porteraient-elles pas en elles-mêmes les remèdes à appliquer? Tout le problème est d'ordre politique, croyons-nous, s'il est vrai que la politique soit l'art de prévoir et de rendre possible ce qui est jugé nécessaire, ce qui voudrait dire que la politique ne s'interdirait l'intelligence, ni dans la conception, ni dans l'exécution.

Dans ces limites, la politique embrasse un peu plus que la lutte mesquine des partis autour de l'assiette au beurre. Elle doit même comprendre l'aspect moral d'un problème national et faire appel au concours de ceux que

leur charge ici-bas a commis à la garde des âmes et qui chez nous surtout ont pris sur les épaules le fardeau de l'enseignement. En d'autres termes il peut, il doit y avoir collaboration effective entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux; la politique doit lier partie avec la morale. Un collaborateur de l'*Action française*, M. Jacques Brassier, étudiant ici le même problème qui nous occupe, disait en juillet dernier que "ceux qui entreprendront de le résoudre ne sauraient surfaire la grandeur de leur "tâche". C'est l'évidence même et c'est pourquoi il ne faut pas hésiter à dire que si le clergé et le gouvernement font bande à part au lieu de s'unir en vue d'une action prolongée, chacun dans son domaine, mais suivant un plan d'ensemble mûrement réfléchi, la situation ira de mal en pis jusqu'à ce qu'elle devienne désespérée. Un mandement par ci, par là, aussi bien qu'une distribution passagère de graines de semence à de pauvres colons perdus, ce sont de ces remèdes dont on dit que s'ils font peu de bien, ils ne font pas de tort. Il faut aller à la racine du mal, ne pas craindre de le voir en le regardant et prendre les moyens, tous les moyens, de le combattre, sans y aller avec le dos de la cuiller. Ces moyens sont de deux ordres: matériel et moral.

Reviser notre loi de colonisation de fond en comble; en éliminer la politique diviseuse et se rappeler que cette loi doit être faite pour les colons qui ne sont pas, il est vrai, des bailleurs de fonds électoraux, mais qu'un gouvernement patriote devrait trouver assez intéressants pour comprendre qu'il faut au colon des routes, de la cohésion dans l'établissement, un curé et une chapelle, une école pour ses petits, des débouchés, du crédit et sur son lot, la paix contre le marchand de bois.

Organiser la prise des terres neuves en allant les offrir par toutes les avenues ouvertes à la propagande, à la récla-

me et à la persuasion; utiliser partout le concours du prêtre, au lieu d'attendre des pauvres bougres qu'ils écrivent à Québec pour savoir s'ils ne trouveraient pas dans leur patrie, un coin où se bâtir un foyer.

Fonder un crédit agricole de 20 ou de 30 millions, s'il le faut! Se servir pour cela des caisses populaires, par exemple, ou de tout autre organisme encore à créer, par l'entremise desquels, le colon et l'habitant trouveraient à emprunter à long terme et à faible intérêt, ce qu'il leur faut prendre aujourd'hui à courte échéance, à des 7 et 8%, quand ce n'est pas à plus.

Réclamer, manifester, tempêter, menacer jusqu'à ce qu'enfin l'on biffe de nos statuts cette funeste loi de faillite éclore dans le cerveau d'un juif.

Augmenter le nombre des écoles d'agriculture, en exigeant, par exemple, la transformation de certaines maisons d'enseignement commercial de la campagne en écoles strictement rurales; puis pourvoir ces écoles du matériel nécessaire, du champ de démonstration indispensable aux travaux manuels, et faire qu'en ces mêmes écoles, le programme compte surtout par l'activité des professeurs qui ne parleraient pas d'agriculture par ouï-dire, mais qui "en feraient". Ces changements ne peuvent s'effectuer en un an, chacun le sait; mais si on trouve des Frères pour aller enseigner la sténographie à nos fils d'habitants, il devrait être permis de croire qu'on pourrait également trouver des religieux pour leur enseigner l'agriculture. Qu'on s'informe seulement de l'œuvre accomplie en France par les Frères des Écoles chrétiennes dans l'enseignement agricole et industriel, au témoignage de libres-penseurs, comme Gustave LeBon; et l'on se rendra compte que, si l'État, au lieu de s'acharner à couvrir des fonctionnaires-agronomes, mettait la même constance et un peu plus

d'intelligence à créer chez nous un enseignement agricole de rayonnement véritable et effectif, il aurait vite fait de le mettre sur pied en s'adressant où il faut. Et ceci sans préjudice de la réforme générale de l'école primaire, déjà commencée, mais qu'il va falloir accentuer dans un sens national, non pas peut-être en instituant des débats acrimonieux sur l'urgence de l'instruction obligatoire pour les élèves, mais en convenant de la nécessité de l'instruction obligatoire pour les maîtres.

Voilà quelques-uns des moyens matériels — les plus pressants — de faire cesser la fuite de nos gens, qui continueront de s'en aller aussi longtemps qu'ils ne pourront pas gagner leur vie chez nous, mais qui y resteront quand ils pourront avoir du travail, des terres, un peu de crédit et un peu d'instruction pour faire fructifier l'un et l'autre. Restent les moyens d'ordre moral.

Il faudrait avoir plus de compétence que je n'en ai, pour résumer en une page la part immense qui, dans l'œuvre de notre reconstruction nationale, devrait être dévolue aux forces morales. Tout se tient dans la société. Il n'y a pas un remède pour tel mal, un autre pour tel autre mal. L'émigration qui est une résultante, tient à des causes diverses où le corps et l'âme ont leur part. Croire qu'il suffira de légiférer en matière agricole ou financière pour faire cesser la désertion, c'est une erreur; s'imaginer que des palabres de politiciens, des articles de revues, ou des sermons sur la noblesse et la beauté de la vie des champs, suffiront seuls à convaincre nos gens de rester sur la terre de leurs pères, c'est une autre erreur. Comme Jacques Brassier, déjà cité, avait raison de dire que ceux qui entreprendraient de résoudre notre problème ne sauraient surfaire la grandeur de leur tâche! Dans l'ordre moral, c'est toute notre vie intérieure qu'il faudrait refaire. "Croire,

disait saint Thomas, c'est penser avec assentiment". Qui pense à la patrie avec assentiment, dans notre peuple, quand l'abbé Groulx peut écrire que "nous n'avons pas la préoccupation patriotique"? Georges Deshermes dit que "nous ne pouvons rien entreprendre sans nous exalter". Sur quoi nous sommes-nous jamais exaltés, comme peuple? Aux pires jours de la persécution ontarienne, alors que toute notre race aurait dû se dresser contre les méthodes de celui qu'on appelait alors le "Boche de l'Ontario", il a fallu un battage humiliant à force d'insistance pour déclencher une souscription nationale de \$50,000. En quelques mois, par contre, l'on est venu recueillir, sans autre effort que celui de le demander, un montant de \$100,000. pour les nègres d'Afrique. Nous n'avons pas de prêtres colonisateurs quand nous en aurions tant besoin. Cependant nous fondons un séminaire des missions étrangères, comme si nous n'élevions les fils de la glèbe que pour les offrir aux États-Unis et les fils de l'esprit que pour les donner aux pays barbares. Sauver les âmes des autres, c'est bien; sauver celles des siens, c'est mieux, me semble-t-il.

Nos terriens s'en vont vers les villes et en pays étrangers. Qui les a jamais détournés de cet exode par une parole constante, vigoureuse, instruite, jamais lasse, toujours en éveil pour leur en montrer les dangers, les déceptions, les amertumes? Fut-il plus profitable de leur interdire tout amusement, tout délassement, toute récréation qui aurait pu leur alléger le fardeau de l'isolement et les faire participer à une vie sociale plus intéressante? Croit-on que l'on tient à rester où l'on s'ennuie? Quel dérivatif a-t-on substitué à ce qu'on leur interdisait, sinon le néant? L'on déplore la "crise de patriotisme" dont nous paraissions souffrir. Mais pourrait-il y avoir patriotisme, quand la masse de notre peuple ignore tout de notre histoire, des

origines à la cession, et peut-être davantage encore, depuis la Cession? Comment voulons-nous que nous n'en soyons pas à constater cette "crise", quand ce qui devrait être l'élite de notre jeunesse, réunie en congrès pour étudier spécialement le problème de l'école primaire, ne consacre à cette question du patriotisme à l'école que deux lignes, pas une de plus, et s'en contente?

Depuis toujours, ou depuis hier seulement, l'on va en pèlerinage à certains endroits où se manifeste la bonté divine, mais jamais encore, jusqu'à ces toutes dernières années, l'on ne s'était avisé qu'il pût y avoir un intérêt plus profane, mais puissant du point de vue temporel, à visiter quelques coins de notre patrie où s'est accompli un héroïque sacrifice, ou même plus simplement à conserver les témoins matériels d'un âge glorieux. Eût-il été si mal d'apprendre à notre cœur à vibrer d'émoi patriotique en le rattachant par des souvenirs précis à la terre ancestrale? Comment pouvons-nous nous étonner de l'insouciance qui préside à tant de départs? Qu'est-ce qui retiendrait nos gens au sol natal, si, à part les liens de parenté ou d'amitié qui les relie au village, rien ne parle à leur âme de la patrie et des devoirs qu'elle impose à ses fils?

Que de points d'interrogation ne pourrait-on pas dresser, dans cette veine, si l'on voulait se donner le vain plaisir d'en allonger la liste. En voilà assez, comme dit Jacques Brassier, "pour donner à réfléchir à tous les maîtres de notre enseignement". Car c'est à eux qu'il faudra avoir recours, du point de vue moral, pour enrayer l'émigration, pour créer une âme à notre peuple. L'éducation est le premier des arts. Qu'on doive reconnaître la nécessité de donner une âme à notre peuple, c'est assez dire combien nos classes dirigeantes et surtout celles qui ont assumé la tâche de notre formation spirituelle n'ont pas su donner

l'orientation qu'il fallait à leur enseignement. On n'améliore pas en révolutionnant, mais on "perfectionne l'action en améliorant l'agent". Là réside l'espoir.

Outils ses élèves pour leur permettre de bien remplir leur devoir d'état individuel et professionnel, c'est admirable; mais leur pétrir une âme qui les élève au-dessus de leur tâche quotidienne et les rattache à des devoirs précis envers une patrie, une race, une église, une langue qui leur sont propres, et qu'ils doivent chérir et défendre au besoin, c'est mieux encore.

Les faits sociaux ne se modifient pas instantanément. L'émigration, pas plus qu'aucun des autres maux qui nous accablent, ne disparaîtra du jour au lendemain. Ils ne céderont que devant l'action convergente de forces nombreuses, bien réglées, bien dirigées. Les désirs sont une chose, leur réalisation en est une autre. La masse peut y coopérer, encore faut-il qu'elle soit conduite. Ce rôle de direction appartient à une élite religieuse et laïque. Mais une direction ne s'improvise pas. Elle découlera d'un accord fondé sur une doctrine qu'il appartient à nos chefs religieux et laïques d'élaborer, en vue non pas seulement de satisfaire aux exigences matérielles de nos gens, mais aussi de relever les conditions morales de leur vie en les rattachant à la terre par l'esprit et le sentiment.

On l'a écrit: la dépopulation des campagnes est en grande partie une question pédagogique, non pas seulement verbale, mais reliée à des œuvres où ceux qui détiennent l'autorité seront appelés à prêter toute leur influence.

Garder les gens sur la terre, c'est les lier au sol, à la race, à leur région, aux traditions. Tenter cette œuvre sans faire jouer toutes les forces effectives et mystiques qui habitent l'âme du petit peuple, c'est se vouer à l'insuccès. Or, nous n'avons plus le droit de perdre de forces en lais-

sant s'échapper la moindre parcelle du capital-vie que nous pourrions retenir. "L'instrument des instruments, la richesse des richesses, disait Bacon, c'est l'homme". Sachons-nous en souvenir en aérant une politique qui jusqu'ici fut vraiment trop basse de plafond.<sup>1</sup>

Louis-D. DURAND,  
Avocat.

Bibliographie: *L'histoire de la race française aux États-Unis*, de Magnan; *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre*, du P. Hamon; *La race française en Amérique*, de Fournet et Bertrand; la *Géographie de l'Histoire*, de Brunet et Vallaux; *Portrait de l'Espagne* de M. Legendre; *Pour le village*, de Montenach; *La vie et les œuvres à la campagne*, de Mme de Kerauflech; les *Annuaire statistiques de Québec*.

1. (Note de la direction). L'hon. J.-E. Caron nous a écrit au sujet du premier article de M. Durand. M. le ministre de l'agriculture discute certains chiffres indiqués par M. Durand et certaines conclusions qu'il en tire. Nous publierons dans notre prochaine livraison la lettre de M. Caron et la réponse de M. Durand.

## UNE LITTÉRATURE QUI NE MEURT PAS

On aurait pu croire que le "Parisian french" était mort chez nos amis les Ontariens, comme meurent en ce bas monde tous les genres littéraires. Erreur. le genre est encore bien vivant et les chefs-d'œuvre qu'il produit témoignent de son extraordinaire vitalité. Lisez par exemple, cette lettre de la "St-Catherines Chamber of Commerce", qui poursuit une *Educational-Expansion Campaign for industrial development and civic progress*:  
Gentlemen:

*I' il cest impossible pour le Chamber de Commerce de St. Catharine de donnez le informations vous desire. Je demande votre pardon pour les omission dans la lettre de vous. D'if vous desire nous voilez corresponde avec le departement regardez votre enquirez.*

*Toujours vousrai...*

Quelle originalité et quelle saveur! Et qu'à côté cela notre français de la province de Québec paraît une pauvre chose!

## MONSIEUR ALBERT FOISY

---

*De taille moyenne, replet, le teint brun, l'œil noir et vif, la démarche alerte et rapide, monsieur Albert Foisy, malgré une calvitie précoce — qui lui donne un air respectable et même ecclésiastique — n'a pas encore doublé le cap de la quarantaine.*

*Vous auriez pu le croire plus âgé, à l'importance des fonctions qu'il a tenues dans le journalisme indépendant de chez nous, et au temps déjà considérable qui s'est écoulé depuis qu'il occupe, devant notre public, cette avant-scène importante.*

*Né aux États-Unis, monsieur Albert Foisy, par le hasard des migrations paternelles, fut élève à Sainte-Marie du Monnoir, non loin du district où ses pères avaient labouré et ensemené la bonne terre canadienne. Il brilla au collège, nous dit-on, mais ne manqua jamais de loisirs. Et à ce moment, il passait pour grand liseur devant ses contemporains. Nous ignorons, cependant, quel genre de lecture le passionnait et s'il choisissait judicieusement ce supplément de nourriture intellectuelle.*

*Du collège, monsieur Foisy passa au Séminaire de Saint-Sulpice, à Montréal. Les études régulières de théologie, pas plus que celles des humanités, des mathématiques ou de la philosophie, ne suffirent à prendre tout son temps. Aux heures d'application, le jeune séminariste pouvait se livrer à des études supplémentaires.*

*Mais après quelques années de théologie, la vocation manquant, le séminariste revint dans le monde, et dut se tirer d'affaires. Naturellement débrouillard, la chose lui fut aisée. Secrétaire d'une société nationale franco-américaine, professeur de conversation française dans un "high school", il se fit*

rapidement une situation. Entre temps, journaliste amateur, il se préparait à la profession qui convient le mieux à sa facilité de travail, à son amour de l'imprévu, à son goût pour les études plutôt variées que profondes.

Et ce fut l'arrivée au "Droit", et la montée rapide au poste de rédacteur en chef du vaillant quotidien franco-ontarien. L'époque était héroïque. Le chef, le regretté sénateur Landry, avait du panache, les lieutenants devaient se montrer à la hauteur des situations difficiles qui se présentaient constamment. Sous un pseudonyme d'abord, sous son nom ensuite, le nouveau rédacteur en chef traduisit quotidiennement la pensée des dirigeants de la minorité ontarienne. Il conduisit heureusement des campagnes qui réveillèrent au Canada français le sentiment patriotique assoupi. Il donna même, en collaboration, un roman, œuvre d'un certain mérite, et destinée à vulgariser la connaissance du problème bilingue de l'Ontario. Et l'on se souvient encore d'une série d'articles documentés qui parurent dans le "Droit" contre la chevalerie colombienne et irlandaise.

Au printemps de 1920, monsieur Foisy acceptait le poste de secrétaire à la rédaction de l'"Action catholique". C'est à ce journal qu'il publia cet ensemble d'études sur la langue maternelle gardienne de la foi, que l'"Action française" a réunies ensuite et mises en vente sous format d'une élégante brochure.

Enfin, cette année 1924, monsieur Foisy fut appelé aux États-Unis par un groupe de patriotes franco-américains. Il s'agissait de fonder un nouveau quotidien de langue française dans la Nouvelle-Angleterre. Les Franco-américains possèdent déjà plusieurs journaux de leur langue, et c'est à ceux-ci, pour bonne part assez probablement, qu'ils doivent leur si étonnante survivance. Mais certain nombre d'entre eux ont cru qu'un journal possédé par un groupe plutôt que par un

particulier, et qui aurait pour principal but de promouvoir et de défendre les intérêts de la race française groupée à l'ombre du drapeau étoilé, avait place tout indiquée chez eux, et serait d'une belle utilité comme guide et "fournisseur" d'idées. Ils décidèrent donc la naissance de la nouvelle feuille, qu'elle porterait le nom significatif de la "Sentinelle", et que monsieur Foisy veillerait à assurer les premiers pas de cette intéressante personne morale. Déjà, la "Sentinelle" est au poste, vigilante, et prête à accomplir bonne besogne. Les Franco-américains aiment les réalités et savent les faire naître rapidement.

Mais ils ont su choisir l'ouvrier de l'œuvre nouvelle.

Plutôt poli que courtois, plutôt aimable que poli, plus souple qu'aimable, et plus américain qu'on ne le croit, monsieur Foisy qui parle très joliment le français et l'anglais, et possède des clartés de tout, n'a pas la moindre timidité. Toujours prêt à une entrevue, il cause bien, mais sait encore mieux faire causer et profiter d'une causerie. Il a cette faculté commode de s'assimiler avec rapidité, de diriger et de rendre digestible pour les lecteurs une question difficile. Aussi bien, il préfère rencontrer un homme compétent dont il tirera, en une heure de conversation agréable, ce qu'il faut à l'intelligence de son abonné, que de parcourir, pour un même résultat, de gros bouquins. Et il ne partage pas l'opinion de Daudet qu'un journaliste doit dîner surtout chez lui. Facile de liaison, assez large d'esprit dans l'interprétation des principes pour pouvoir se permettre une grande variété de relations, monsieur Foisy sait, au milieu même d'un bon repas, s'instruire avec diligence, et tirer parti de la personnalité et des connaissances de son convive. Ce n'est pas qu'il soit un laborieux. Tout au contraire. Journaliste de carrière, il n'est pas dépourvu de certaine nonchalance que connaissent la plupart des journalistes. Ceux-ci qui abattent dans leur métier tant de besogne, et qui ignoreront toujours la journée de huit heures, travaillent ferme,

malgré qu'ils en aient, parce que dans la profession, le prote est une conscience de chair et d'os très exigeante, et aux exigences de laquelle on ne peut se soustraire. Monsieur Foisy, soumis au prote comme ses confrères, n'a pas de tendresse à son égard, tout bon cœur qu'il ait et quelque facile que lui soit le travail rarement il ne lui donnera sa copie autrement que feuille à feuille. Cependant plus heureux que le lièvre de Lafontaine, et grâce à sa rapidité de conception et de rédaction, il sait arriver comme la tortue à la dernière minute, mais à temps. Jamais embarrassé, du reste, fertile en ressources et en expédients, monsieur Foisy est un optimiste. Si je n'avais peur de paraître exagéré, j'affirmerais volontiers que par certains côtés de caractère, il est apparenté au Micawber de Dickens. Et cet optimisme crée autour de lui une atmosphère heureuse qui empêche qu'on ne prenne trop au sérieux les ennuis du métier.

Au total, journaliste de talent, connaissant, pour les avoir fréquentés, les divers milieux canadiens-français et les problèmes qui s'y posent, de naissance américaine et très près déjà des manières de penser et de sentir franco-américaines, monsieur Albert Foisy, riche d'expérience comme peu de journalistes, chez nous, était assurément l'homme au monde le mieux en mesure d'assurer le succès de l'œuvre fondée par nos compatriotes d'outre-frontière.

Nous suivrons donc avec la plus large sympathie le travail de la "Sentinelle" et de son directeur, et nous espérons que les lecteurs de l'"Action française" se feront un devoir et un plaisir de seconder, dans la mesure du possible, cette nouvelle initiative de nos frères franco-américains.

\* \* \*

## UNE ŒUVRE SOCIALE

---

Les récentes dénonciations de certaines récréations mondaines par l'épiscopat de la province de Québec ont amené de nombreux esprits à réfléchir sur les dangers que présentent, pour notre avenir national, les mœurs de notre classe bourgeoise, et sur les causes qui déterminent si vite notre jeunesse à renier l'éducation chrétienne qu'elle a reçue. Comment, par exemple, des jeunes filles à peine sorties du couvent peuvent-elles se livrer avec une telle fureur à des amusements si contraires aux habitudes qu'elles ont prises auprès des religieuses? Elles ont à peine quitté leur costume de pensionnaire, et déjà le théâtre, le cinéma, les salles de danse, les sports d'hiver et les sports d'été, les *thés* mondains, les fréquentations les plus libres et les toilettes les plus modernes remplissent leurs rêves et leurs journées. Il y a là, selon des hommes sérieux, catholiques et protestants, non seulement une énigme difficile à résoudre, mais un danger social des plus alarmants. Que sera la femme de demain si elle répond à la jeune fille d'aujourd'hui?

Il y a, sans doute, une bonne part d'inconscience dans ces façons d'agir de nos jeunes émancipées. Le snobisme exerce sur la femme canadienne-française un empire redoutable. Peu confiante, comme nous tous, dans la valeur de son propre jugement, plus défiante encore de celui de nos mères, elle accepte tout, adopte tout, pourvu que ce soit la mode, surtout la mode étrangère. Il y a des exceptions, nous les voudrions plus nombreuses. La grande préoccupation de la jeune fille et de la dame de société, c'est de faire comme tout le monde. Les principes d'éducation patiemment inculqués, les habitudes longuement acquises,

tout cède trop souvent, tout est bousculé devant le courant créé par la mode du jour. Comme celles qui n'ont pas autre chose à faire, nos "débutantes" consacrent tout leur temps et toutes leurs ressources à vivre de la vie mondaine. La matinée pour la toilette et le soin des chiffons, l'après-midi pour les courses et le papotage, la soirée pour le théâtre, la danse ou le tête-à-tête, voilà ce qui constitue l'existence de la jeune fille riche ou supposée telle.

Un de nos concitoyens les plus clairvoyants, dont l'influence se fait de plus en plus sentir dans le monde de la finance, alarmé comme beaucoup d'autres de cette disposition d'esprit, se demandait récemment si l'on n'y remédierait pas dans une certaine mesure en offrant une diversion au désœuvrement des jeunes filles de famille bourgeoise. Qu'on me permette d'exposer ici quelques-unes de ses idées. L'obligation qu'il impose de taire son nom n'enlève pas trop, espérons-le, de l'autorité que ses suggestions prendraient dans sa bouche ou sous sa plume.

Ce qu'on voudrait offrir à ces jeunes filles de tempérament ardent, souvent surexcité par de longues années d'étude et de réclusion, c'est une occupation pour leur activité, un aliment pour leur vie affective, une satisfaction pour leur besoin de se dévouer. La jeune fille qui sort du couvent serait souvent disposée à faire mieux que ce que la mode lui impose. Toutes n'embrassent pas avec le même enthousiasme la vie trépidante où on les pousse et que la plupart des mamans semblent considérer comme le plus court chemin vers le mariage et le bonheur. Encore sous l'influence de leçons et de conseils qui n'ont pas manqué leur but, plusieurs ambitionnent une vie utile et généreuse. D'autres, après les premières étapes, sentent le vide de leur existence et voudraient mieux employer les dons de leur riche nature. Parfois même des lectures romanesques et les scènes de

mélodrame que le cinéma déroule sous leurs yeux aiguissent en elles le désir d'être, à leur tour, des héroïnes de bonté s'immolant pour secourir des misères.

Ne pourrait-on pas utiliser ces heureuses dispositions, les faire servir au bien public, au soulagement du malaise social? Telle est la question que l'on me demande de poser ici.

Naturellement on n'entend pas ajouter un nouveau club mondain à tous ceux qui sollicitent déjà les loisirs de jeunes filles. Nous en connaissons tous, surtout depuis la guerre, de ces associations charitables où l'on travaille un peu, où l'on s'amuse beaucoup, où l'on se préoccupe plus du nom à prendre et du costume à revêtir que du prochain à soulager et des misères à secourir. Nous voulons quelque chose de plus chrétien, de plus catholique que cela.

Pourquoi n'y aurait-il pas parmi les jeunes filles quelque organisation analogue aux conférences de Saint-Vincent-de-Paul? Institutions paroissiales, travaillant dans l'ombre, sous la direction du curé et d'une association plus vénérable, comme nos conférences de collégiens et de jeunes gens travaillent sous le contrôle des vétérans de la charité.

Il y a, dans la plupart des paroisses de ville, des comités de dames patronnesses dont relèvent toutes les œuvres, qui s'occupent du soin des malades et des pauvres, qui habitent les enfants nécessiteux pour l'école et la première communion, qui contrôlent l'assistance maternelle et la "goutte de lait", qui dirigent toutes les entreprises charitables. A côté d'elles les jeunes filles, enfants de Marie ou zélatrices du Sacré-Cœur, gardent la bibliothèque paroissiale, organisent des soirées de charité, prêtent leur concours dans les kermesses ou les fêtes de paroisse, travaillent même quelquefois à l'ouvrage des pauvres. Ne pourrait-on pas

leur demander de participer d'une façon plus directe au soulagement de la misère ? Ces jeunes filles de bonne éducation et de vie aisée, qui s'offrent volontiers pour les travaux d'apparat, ne serait-il pas bon de les mettre en contact intime avec la misère ? Le confrère de la Saint-Vincent-de-Paul entre, lui, dans la mansarde du pauvre, s'assoit et cause avec son protégé, allume son poêle, fend son bois ou monte son charbon, l'aide à déménager ses meubles. On souhaite que la jeune fille élégante de chez nous pénètre dans les taudis obscurs et nauséabonds, où la tuberculose guette les enfants qui ont peine à grandir, où la mère se relève péniblement de sa maladie. Est-ce impossible ? Cela se fait ailleurs, semble-t-il, même dans des pays moins religieux que le nôtre.

Sans doute il y faudrait des précautions et du tact, il y faudrait la direction de dames d'expérience, même la surveillance de personnes sûres ; mais ces précautions peuvent se réaliser.

Des initiatives de ce genre auraient, entre autres bons effets, celui de maintenir en contact les deux extrémités de notre hiérarchie sociale. Longtemps confondus tous ensemble dans une pauvreté commune, nous n'avons pas encore connu les haines qui divisent, en d'autres pays, les diverses classes de la société. Avec la richesse ce mal pénètre chez nous. On sent la jalousie mordre celui qui constate son implacable destinée au poste inférieur. A trente ou quarante ans on s'irrite de voir qu'il faudra besogner toute sa vie, tandis qu'un tel, compagnon d'école ou de collège, monte et s'enrichit. Chez les femmes la distance qui s'accuse engendre des jalousies peut-être plus profondes encore. Jeunes filles, avec l'argent qu'elles gagnaient, elles ont réussi souvent à s'habiller mieux, à dépenser plus que d'autres plus fortunées. Mariées, elles s'aperçoivent

qu'elles sont irrémédiablement destinées à rester pauvres et elles ne s'y résignent pas toujours. Elles n'ont pas de servantes, elles, pour garder la maison tandis que les autres sont sur la rue, au théâtre, en soirée. Elles sont condamnées à la maison à perpétuité, enchaînées aux soins du ménage et des enfants. Pour échapper à ce sort elles prêtent l'oreille à toutes sortes de tentations, surtout à celle de limiter la famille: elles n'ont pas toujours la force d'y résister.

Si les jeunes filles riches connaissaient mieux cette situation, elles afficheraient peut-être avec moins d'insolence leur luxe de parvenues, elles feraient un meilleur usage de la richesse, elles économiseraient davantage pour soulager la misère des autres. En remuant les pauvres hardes du deshérité, en faisant sa cuisine, en ajustant le lit de la malade, la jeune fille ferait des réflexions fort utiles et trouverait dans les profondeurs de son âme vaillante et bonne des paroles qui adouciraient bien des chagrins et feraient taire l'envie dans bien des cœurs.

Outre le bien social et le profit spirituel que produiraient ces bonnes actions, il en résulterait un avantage national que les lecteurs de *l'Action française* ne manqueront pas d'apprécier. C'est qu'une telle façon d'employer son temps est beaucoup plus conforme à notre caractère, beaucoup plus selon notre histoire, que ces défilés de jeunes filles en culotte portant des skis sur leurs épaules ou s'attablant pour fumer la cigarette chez le restaurateur en vogue. A suivre ainsi les variations capricieuses de la mode on finit par perdre toute caractéristique et par ressembler à n'importe qui. Quel progrès si nos dames de bonne société voulaient enfin donner à notre peuple un modèle de femme française et catholique!

AdélarD DUGRÉ, S.J.

# NOTRE PROBLÈME AGRICOLE

## III

### LES REMÈDES<sup>1</sup>

Plusieurs se demandent combien de temps durera la crise dont souffre l'agriculture dans l'Amérique du Nord. Nous ne voudrions pas être pessimistes, mais, à juger par ce qui arrive après toutes les grandes guerres, il nous semble permis de croire que nous en aurons encore pour quelques années. La chose est facile à comprendre: on ne répare pas en 5 ou 6 ans les ruines accumulées pendant 52 mois d'une destruction *méthodique et scientifique*; il est toujours plus facile de détruire que de reconstruire.

Un Américain, homme d'ordinaire bien renseigné sur les conditions agricoles de son pays, prétend<sup>2</sup> qu'il faudra peut-être 19 à 20 ans pour que le monde redevienne en état de payer plusieurs des produits de la ferme aussi cher qu'en 1913. Il s'appuie sur l'expérience des années qui suivirent la guerre anglo-américaine de 1812 et la guerre de sécession de 1860-1865. De tels pronostics ne sont guère encourageants. Cependant nous estimons plus sage de prendre notre parti de ces opinions, que de nous abuser par des espoirs chimériques et de nous exposer à de terribles désillusions.

Il nous faut, pour relever notre agriculture, diriger

<sup>1</sup> L'auteur de cet article avait l'honneur de présenter au congrès de l'A.C.J.C., en juillet 1923, à Sherbrooke, un rapport sur les remèdes à l'exode rural. Certains congressistes reconnaîtront peut-être les mêmes idées dans le présent article.

<sup>2</sup> Voir: *Prices of Farm Products in New York*, par G.-F. Warren, janvier 1923. Bulletin publié par l'Université Cornell, Ithaca, New-York. Voir aussi: *Journal of farm economics*, janvier 1924, Washington. D. C. page 28.

nos efforts vers l'amélioration de nos méthodes de production, d'achat et de vente. Cependant notre bref exposé des causes du malaise agricole a dû suffire à démontrer la complexité du problème dont la solution s'impose à l'attention de l'habitant canadien et de ses dirigeants. L'agriculteur ne peut plus se contenter d'étudier les seules questions d'ordre professionnel, il doit encore tenir compte du milieu dans lequel il se trouve. Nous ne triompherons donc de la crise qu'en recourant à tous les moyens d'ordre professionnel, social et même politique.

#### REMÈDES D'ORDRE PROFESSIONNEL

Un trait bien caractéristique de la production moderne est la spécialisation et la multiplicité des fonctions. Dans toutes les carrières, à côté de praticiens dont l'intelligence est souvent très développée, se trouvent des ingénieurs, des savants occupés à découvrir des procédés plus économiques de production. L'agriculture, comme l'industrie, a dû entrer dans cette voie. Voici, à ce propos, l'opinion de deux agronomes français éminents, MM. Henri et Joseph Hitier, professeurs à l'Institut National Agronomique: "Isolé ou groupé, l'effort agricole a besoin d'être guidé. L'immense labeur des praticiens, pour donner son maximum de rendement, doit s'appuyer sur des données que seule la science peut fournir. C'est là une notion dont il faut se pénétrer. Les stations d'essai, les instituts scientifiques, les laboratoires ne seront jamais assez nombreux, assez largement dotés pour mener à bien les recherches dont les praticiens sont appelés à tirer parti. Avec l'autorité qui lui appartient, M. Tisserand n'a cessé de rappeler, en toute occasion, que les pays qui tiennent la tête dans l'œuvre du progrès agricole, sont ceux qui ont multiplié les établissements de recherches et d'ensei-

gnement de l'ordre le plus élevé et inspiré à leur population la confiance dans la science"<sup>3</sup> C'est dire, en termes excellents, que le producteur agricole doit souvent compter sur l'intelligence d'experts intéressés à son progrès et considérer ces spécialistes comme faisant partie de sa profession tout autant que lui-même.

Depuis bien des années déjà l'on prêche à toutes les classes de notre société la nécessité du développement de l'intelligence. Étienne Parent ne disait-il pas à ses contemporains, il y a près de trois quarts de siècle: "Et s'il est un peuple au monde à qui sa position fasse une loi de faire ressortir, d'organiser, d'utiliser tous ses talents afin de résister à l'action dissolvante de son entourage, ce peuple c'est nous?... Sur notre bannière nationale en forme de couronne au-dessus de la croix de Saint-Jean-Baptiste, écrivez: "Règne de l'Intelligence."<sup>4</sup> Il continuait en prédisant à sa race la victoire sur les populations voisines.

Malheureusement, en ce qui concerne l'agriculture, ces conseils n'ont, jusqu'à ces dernières années, été appliqués qu'à demi. Notre principale erreur a été de ne jeter les bases de notre enseignement agricole supérieur et de nos recherches scientifiques qu'après avoir vulgarisé des méthodes plus ou moins adaptées aux besoins de notre agriculture. Le résultat inévitable d'une pareille politique a été notre incapacité à résoudre les nombreux problèmes techniques que la concurrence et la transformation constante des conditions économiques modernes suscitent chaque jour aux agriculteurs. Cette négligence à former chez nous des spécialistes qui nous apprennent à surmonter les difficultés toujours renouvelées de l'agriculture contemporaine, nous

<sup>3</sup>. Voir *Les problèmes actuels de l'agriculture*, par MM. Henri et Joseph Hitier, Paris 1923, p. 124.

<sup>4</sup>. Voir *Discours* par Étienne Parent. De l'intelligence dans ses rapports avec la société, pp. 170 et 171.

force, encore aujourd'hui, à appuyer notre enseignement sur des expériences conduites hors du pays, en un mot à être les tributaires de l'étranger.

Il nous faut donc prendre dès maintenant les mesures nécessaires pour regagner le temps perdu. La première chose à faire est de fournir aux institutions d'enseignement agricole affiliées à Laval ou à Montréal les ressources suffisantes pour monter des laboratoires de biologie et de sciences naturelles, laboratoires aujourd'hui indispensables aux études agronomiques.<sup>5</sup> De même, les écoles supérieures d'agriculture doivent avoir les moyens de poursuivre des expériences sur les sols, les plantes et les animaux. Fondé sur ces expériences, l'enseignement devient beaucoup plus profitable pour les élèves. De plus, lorsqu'une institution d'enseignement supérieur agricole est à même de présenter les résultats d'expériences dirigées par son personnel, elle a beaucoup plus de prestige auprès des agriculteurs praticiens, elle peut aussi fournir à ses anciens élèves l'occasion de faire des études spéciales.

Les recherches des agronomes et des professeurs des Écoles d'agriculture doivent aussi s'inspirer des conditions économiques de chaque pays. A ce sujet l'opinion de Lecouteux est à retenir: "Il est utile que, pour mieux appliquer le principe de la *division du travail*, qui est si profitable aux intérêts généraux de la société, des savants se consacrent à l'étude des moyens d'augmenter la masse du produit brut et de tirer le maximum d'effet utile des forces mises en œuvre dans la production. Il est non moins utile, d'autre part, que d'autres savants, poursuivant un autre

---

<sup>5</sup>. Une comparaison entre les crédits accordés au Collège d'Agriculture de Guelph avec ce que nos Écoles d'Oka et de Sainte-Anne-de-la-Pocatière reçoivent chaque année des Pouvoirs publics, explique bien des choses.

genre d'études, cherchent à se rendre compte des phénomènes qui s'accomplissent dans le *monde économique*, où il faut, pour les nations comme pour les individus, créer des valeurs avec d'autres valeurs.<sup>6</sup> On ne peut mieux dire que les expériences doivent viser à la production la plus économique possible. Si nous arrivons jamais à organiser un enseignement agricole supérieur capable de rivaliser avec celui dont s'enorgueillissent nos voisins, nous pourrions nous vanter d'avoir compris le rôle de l'intelligence dans la production agricole. Nous aurons alors trouvé un remède préventif très efficace aux maux dont souffre notre agriculture.

A la découverte, par nos spécialistes, des meilleurs procédés de culture, il faudra joindre les mesures propres à propager dans la masse les connaissances scientifiques agricoles. D'excellents moyens de répandre ces connaissances sont l'enseignement agricole secondaire, les cours d'hiver pour les jeunes cultivateurs, l'action des agronomes officiels, et l'association professionnelle des cultivateurs guidée par une presse libre et bien inspirée.

L'enseignement secondaire agricole est en voie d'organisation dans notre province et il pourra sans doute former d'excellents praticiens. Une grave lacune dans notre ensei-

---

<sup>6</sup>. Voir *L'Agriculture à grands rendements*, p. 55. Un économiste anglais, M. Arthur W. Ashby, disait en 1920: "The necessity for investigation of the economic aspects of agriculture is also greater because economic phenomena are always changing, especially those phenomena connected with the general supply and consumption of goods which are shown in the markets. Physical and biological factors in production are fairly constant, but while some economic factors of production are comparatively constant, others are changing frequently and rapidly. In the sphere of exchange the fairly rapid changes are so important as to call for frequent changes in production also. Systematic study alone can provide the objective verification of experience, or show the effect of changing conditions in the industry and indicate reliable methods of dealing with contingencies as they arise." *The value of Economic Study in Agricultural Education and Farm Management*, publication de l'Institute for Research in Agricultural Economic, Oxford, p. 5.

gnement agricole est l'absence de cours d'hiver réguliers pour les jeunes agriculteurs et pour les fils de cultivateurs décidés à s'établir sur des terres.<sup>7</sup> Les écoles d'agriculture d'hiver sont en grande vogue au Danemark et en Allemagne. Elles y donnent de très beaux résultats. Le Danemark doit à ces écoles une belle partie des succès de son agriculture.<sup>8</sup> Les quelques tentatives d'enseignement agricole d'hiver faites en France et en Belgique ont été fort appréciées. Aux États-Unis, les Collèges d'Agriculture, grâce à leur constitution particulière, se prêtent très bien à cet enseignement, dont la durée est de 3 mois. Chaque hiver, 300 à 400 jeunes agriculteurs de New-York s'inscrivent au collège d'agriculture de l'Université Cornell. Ils s'y montrent très appliqués. Le succès des cours agricoles d'hiver est dû surtout aux causes suivantes: élèves très ouverts aux problèmes de l'agriculteur pratique, saison permettant assez facilement aux jeunes cultivateurs de s'absenter de la ferme paternelle. L'étude de l'agriculture est d'ordre professionnel et suppose par conséquent, chez celui qui l'entreprend, une certaine habitude de la réflexion qui fait souvent défaut au garçon de 14 ans sortant de l'école primaire. Elle convient surtout au jeune homme de 18 à 25 ans, désireux de se faire une carrière du travail des champs et au courant des nombreuses difficultés de ce travail. Or l'école d'hiver offre précisément l'avantage de s'adapter spécialement aux besoins des jeunes cultivateurs, en leur indiquant la solution des problèmes que leur inexpérience les a souvent empêchés de résoudre.

<sup>7</sup>. Dans le Québec, à l'heure actuelle, il nous faudrait 5 ou 6 écoles d'agriculture d'hiver pour les ruraux de 18 à 25 ans.

<sup>8</sup>. Les cultivateurs danois doivent une large part de leur merveilleux développement intellectuel aux académies populaires fondées par Grundvig. Voir: *Means and Methods of Agricultural Education*, par Albert H. Leake, Boston, 1915. Voir aussi *Die Volkshochschule* par le Dr A.-H. Hallmann, Berlin 1919.

Malheureusement, les jeunes cultivateurs ne pourraient pas tous fréquenter les écoles d'hiver, plusieurs devant rester à l'ouvrage sur la ferme. C'est pour ceux-ci et les agriculteurs plus âgés que des agronomes officiels ont été établis dans nos comtés ruraux depuis 12 ans. Il est encore un peu tôt pour porter un jugement d'ensemble sur le travail de ces fonctionnaires. Nous savons que, parmi les agronomes officiels, il y a des hommes compétents et dévoués dont les services sont devenus presque indispensables à la classe agricole. Pour être efficace, il nous semble que le travail de chaque agronome doit s'adapter aux conditions particulières du comté où il opère. Telle méthode avantageuse dans les Cantons de l'Est peut l'être beaucoup moins en Gaspésie. Il faudra, à tout prix, éviter de donner aux agronomes figure de favoris politiques, ou sinon leur mission sera compromise à tout jamais.<sup>9</sup>

Le travail des agronomes, comme celui des écoles d'agriculture de tous les degrés, pourrait être grandement stimulé par la collaboration des associations professionnelles de cultivateurs. L'expérience de nombreux pays d'Europe ou d'Amérique démontre que le progrès agricole est impossible sans le concours volontaire du travailleur du sol. Le vieux principe d'éducation, qui veut que le succès, dans la formation de la jeunesse, dépende d'abord de la volonté de l'enfant ou de celle du jeune homme, trouve encore son application en ce qui concerne le développement de la classe agricole. En définitive, il faut le reconnaître, les cultivateurs sont destinés à être les premiers artisans de leur relèvement économique et social.<sup>10</sup> C'est pour cela qu'ils

---

<sup>9</sup>. Certains hommes politiques comprennent très bien le rôle de l'agronome auprès des cultivateurs et ils savent lui faciliter la tâche. Ces hommes mériteraient d'avoir des imitateurs.

<sup>10</sup>. Cette opinion est partagée aujourd'hui par les Américains. Voici ce que disait le professeur J.-E. Boyle, en 1921, dans son ouvrage :

doivent s'unir sur le terrain professionnel, non pas dans un esprit de ressentiment et d'animosité contre les autres citoyens du pays, mais dans le but de coopérer avec les autres classes à la réalisation d'un programme positif de restauration nationale.<sup>11</sup>

A l'heure actuelle, les Belges et les Américains sont peut-être les deux peuples qui offrent les meilleurs exemples d'une collaboration fructueuse entre l'agriculteur praticien et les agronomes ou les professeurs d'agriculture. Aux États-Unis, l'initiative est plutôt récente, datant de 1909 ou 1910. Elle s'est manifestée par le mouvement des "Farm Bureaus" aidés par les "County Agents" (Agronomes de comté). En Belgique, elle remonte à 1890, alors qu'un modeste curé de la Flandre rurale, M. l'abbé Mellærts, et un professeur de l'Institut Agronomique de Louvain, M. Helleputte, fondèrent la magnifique union professionnelle agricole, appelée "Boerenbond". Les associations professionnelles existent également au Danemark, en Allemagne et en France. Dans ce dernier pays on estime qu'aujourd'hui les syndicats agricoles, dont les premiers furent établis en 1884, comptent un cinquième des paysans parmi leurs membres. Ces exemples, donnés par des pays aux goûts et aux habitudes si variés, démontrent d'une façon

*Rural Problems in the United States:* "It is a true principle, as Roosevelt remarked, that the working farmers will in the last resort have to solve their problems for themselves. The best that can be said is that it helps the farmer help himself. Anything that finally weakens self-help or seeks to be a substitute for self-help is in the final outcome a curse to the farmer himself."

<sup>11</sup>. Vraie dans l'ordre social, l'idée classe est fautive dans l'ordre économique et dans l'ordre politique. C'est pour avoir omis cette distinction que tant d'Européens et d'Américains ont cru, pendant plus d'un demi-siècle, à la fameuse théorie de la lutte des classes. Aujourd'hui, on s'aperçoit que cette théorie était soigneusement cultivée, tantôt par l'Allemagne, tantôt par l'Angleterre, chez les peuples que ces deux puissances voulaient asservir. En Amérique, on constate que la théorie permet à certains politiciens de se mettre en évidence.

éloquent, nous semble-t-il, la nécessité de l'organisation et des cadres pour exercer une action efficace sur les masses rurales.

Voici, en nous appuyant sur les traditions et les habitudes de nos ruraux, ainsi que sur l'expérience étrangère, les principes qu'il nous semble essentiel d'observer dans l'organisation professionnelle des agriculteurs: fidélité à la doctrine sociale de l'Église de Rome, liberté et indépendance complètes à l'égard des partis politiques anciens ou nouveaux, enrôlement des individus dans des associations locales ou paroissiales. Ces associations locales pourront se grouper en unions régionales ou même constituer une fédération provinciale ou centrale. Chacun le sait, à l'*Action française*, les principes de l'Église Romaine seront toujours, pour notre peuple, le meilleur gage de prospérité et de succès. Quant à l'influence des partis politiques, nous en connaissons les résultats à l'avance. Tous les partis politiques opérant sous un régime parlementaire ont pour vertu propre de cultiver l'intrigue et de semer la division dans les associations corporatives. Transformer en parti politique l'organisation professionnelle la plus solide et la plus forte, c'est prendre le moyen le plus efficace de la dissoudre. Les cultivateurs américains ont fait cette expérience quatre ou cinq fois depuis 1865 et ils ont toujours obtenu le même résultat. Nous serions peu sages de recommencer la même tentative.<sup>12</sup> Enfin l'association professionnelle doit réunir

<sup>12</sup>. Voici quelles étaient les idées, sur les rapports des associations professionnelles agricoles avec les partis politiques parlementaires, des organisateurs des premiers syndicats agricoles français: "Et comme ils étaient des penseurs à l'esprit large, aux conceptions étendues, aux vues profondes, ils ne voulurent pas, et à juste titre, se placer sur le terrain politique. C'est qu'ils avaient parfaitement compris qu'il n'y avait pas de dissolvant plus dangereux, de microbe plus nocif, que le virus de la politique. Voir *L'Union Centrale des Syndicats agricoles*, par Adrien Toussaint, Paris 1920, p. 20.

ses membres dans des associations locales, lesquelles se fédéreront ensuite en associations centrales.

Cette adhésion des sociétés locales a des organismes centraux. C'est le seul mode d'union reconnu comme pratique aujourd'hui dans les pays où les cultivateurs sont groupés. Les Français, les Allemands, les Belges, les Danois, les Américains, après quelques tâtonnements, en sont tous venus là. Dans notre province, les essais coopératifs les plus heureux ne sont-ils pas ceux des caisses populaires et de certains syndicats de beurrerie? Or, ces organisations couvrent justement le territoire paroissial. Le phénomène s'explique par le fait que l'agriculteur, à cause de la nature même de ses opérations journalières, ne connaît guère que les habitants de sa paroisse ou de son canton. Il est donc tout naturel qu'il préfère s'unir avec des confrères de son voisinage, plutôt qu'avec des gens qui demeurent à 100 milles de chez lui et qu'il n'a jamais vus. Les associations locales, pour être fortes et agir efficacement auprès des corps publics, doivent s'unir à leur tour en de solides organisations centrales. C'est ainsi que se complète l'organisation professionnelle de l'agriculteur.

Ainsi organisées, nos associations agricoles pourront développer les qualités professionnelles de leurs membres, mieux utiliser les connaissances des agronomes et empêcher ceux-ci de sombrer dans l'ornière bureaucratique. L'association professionnelle pourra non seulement accroître la compétence des agriculteurs, elle devra encore aider à améliorer leur situation économique sociale et même politique.

Dans l'ordre économique les agriculteurs doivent sans cesse améliorer leur crédit, ainsi que leurs méthodes d'achat et de vente.

Par suite de l'augmentation graduelle de notre popu-

lation, l'agriculture canadienne est appelée à devenir intensive, c'est-à-dire à employer plus de capital à l'acre. Pour fournir ce capital, dans l'opinion de tous, un système de crédit agricole s'impose. Cependant les avis diffèrent quant à la manière d'établir ce crédit; les uns soutiennent qu'il faut recourir aux subventions de l'État, les autres — presque tous organisateurs de caisses Desjardins — prétendent que les seules épargnes populaires peuvent satisfaire les besoins d'argent du cultivateur. Nous partageons l'opinion de ces derniers. Cependant il nous semble que, pour être en état de fournir tous les crédits aux cultivateurs, les caisses devront se fédérer — on travaille déjà en ce sens dans certaines régions — se soumettre à une inspection sévère et établir une solide caisse centrale de dépôts et de prêts. Les dirigeants des caisses fédérées pourront ensuite fonder une section de prêts à long terme, à côté des caisses centrales, pourvu que les opérations du crédit à long terme soient absolument indépendantes de celles des prêts à court terme.<sup>13</sup>

En ce qui concerne l'amélioration de leurs méthodes d'achat et de vente, les agriculteurs pourraient faire beaucoup, à condition d'être prudents et sages dans l'organisation de leurs coopératives. Là encore ils auront besoin, comme les paysans français ou belges, de l'appui de leurs

<sup>13</sup>. Certaines gens s'imaginent qu'en matière de crédit il s'agit de fournir de l'argent à bon marché au cultivateur. Nous leur recommandons l'appréciation suivante du crédit agricole foncier établi aux États-Unis en 1916: "The Federal Farm Loan Act was designed in part to help tenants become land owners. In practice it is working like this: The prosperous and shrewd farmer, seeing the advantage of cheap money on long-time, easy payments, borrows under this act and buys out his less prosperous neighbor. Then he repeats this step, putting tenants on his holdings. Thus the act tends to make the prosperous more prosperous". James-E. Boyle, dans *Rural Problems in the United States*, Chicago 1921, pp. 27 et 28. Un bon système de crédit agricole doit aussi encourager les cultivateurs à éviter les abus du crédit.

unions professionnelles. Dans le Canada oriental, les intérêts agricoles varient trop — suivant les régions — pour qu'il soit possible d'unir les cultivateurs par une seule association coopérative de crédit, d'achat ou de vente. Il faut qu'à la base il y ait une association professionnelle dont les organes commerciaux soient des coopératives d'achat ou de vente.<sup>14</sup>

Tels sont, avec l'organisation du crédit, les principaux services d'ordre économique que l'association coopérative pourra procurer à l'agriculture. De pareils services ne pourront naturellement être rendus que par des groupements indépendants, non seulement des partis politiques, mais encore des administrations officielles. Chacun connaît les tracasseries de toutes sortes que les administrations de tous les pays savent susciter aux producteurs qui s'abandonnent à elles. Il ne faudrait pas répéter l'expérience des cercles agricoles dont 75% peut-être sont des corps sans vie, auxquels leurs membres sont devenus totalement indifférents.

#### REMÈDES D'ORDRE SOCIAL

L'association professionnelle bien dirigée contribuera à relever le cultivateur dans l'estime des autres classes de la société. De concert avec les écoles d'agriculture et les cercles ruraux de l'A.C.J.C., elle nous préparera ou nous révélera l'élite rurale qui nous manque tant et sans laquelle aucun progrès agricole n'est possible.<sup>15</sup>

Elle permettra l'organisation de la prévoyance dans les campagnes. En France les syndicats professionnels

<sup>14</sup>. "Les effets de l'Association, écrivait le Marquis de La-Tour-du-Pin en 1902, s'étendent à tous les besoins de l'activité agricole et peuvent la porter à son maximum d'effet". *Vers un ordre social chrétien*, Paris 1921, p. 292.

<sup>15</sup>. Dans son livre, *The State and the Farmer*, le célèbre agronome américain, L. H. Baily, écrivait en 1908: "The failure of our fairest and most perfect plans traces itself to lack of good local leaders."

agricoles ont réussi à fonder des milliers de sociétés mutuelles d'assurance contre l'incendie, la mortalité du bétail, les accidents, la grêle, ainsi que des caisses de retraites pour les travailleurs agricoles. A Louvain, la "Mutuelle Belge contre l'Incendie", fondée en 1917 pour les membres du "Boerenbond" détenait à la fin de 1922, 47,734 polices d'assurance, représentant un capital assuré de 1,534,484, 693.00 francs. L'importance de l'assurance ne peut que s'accroître avec le développement de la culture intensive.

Or, l'assurance des capitaux agricoles, particulièrement du bétail, coûte très cher aux agriculteurs. L'assurance mutuelle, au lieu d'exporter les primes de l'habitant canadien en Angleterre ou aux États-Unis, offrirait l'avantage, considérable dans un pays pauvre en capital, de retenir l'épargne agricole au Canada.

#### REMÈDES D'ORDRE POLITIQUE

Dans le domaine politique une lourde tâche attend nos agriculteurs et nos dirigeants. D'abord il faut tenir compte d'un fait nouveau dans notre histoire: la majorité de la population canadienne sera bientôt urbaine. Et ce fait a son importance dans un pays où la majorité absolue passe pour commander. En face d'un pareil état de choses, il n'y a pas de meilleur remède à suggérer que l'action, au moins consultative, des corps professionnels agricoles, comme elle se pratique maintenant à Washington, à Paris, à Bruxelles et à Berlin. Les cultivateurs américains maintiennent près du Congrès, des représentants autorisés dont la mission est de surveiller et de faire amender les mesures législatives intéressant l'agriculture. C'est ainsi que ces hommes ont contribué en 1921 à faire augmenter fortement les droits protecteurs imposés à la frontière sur les produits agricoles canadiens, argentins ou autres importés aux États-Unis. A Paris, les délégués des Syndi-

cats Agricoles surveillent constamment les députés, les sénateurs et les grandes administrations. M. Étienne Martin Saint-Léon écrivait en 1920: "Par des démarches et des campagnes d'opinion, ils interviennent dans les questions d'ordre municipal et départemental et ils agissent auprès des administrations, des compagnies de transport et des Pouvoirs publics pour défendre les intérêts de l'agriculture chaque fois qu'ils sont en jeu."<sup>16</sup> Le président de l'Union du Plateau Central pouvait écrire, dans la "Chronique sociale de France" de février dernier, que les personnalités "recherchent aujourd'hui les avis, les conseils, souvent les appuis, les concours, ou tout au moins les sympathies de l'Union du Plateau Central." Les Belges, membres du Boerenbond, exercent leur action auprès des gouvernements par l'intermédiaire des Fédérations d'Arrondissement. Dans le rapport du Boerenbond de 1922 on lit: "La plupart des fédérations ont pris part aux pourparlers avec le fisc au sujet du capital investi en matière agricole et du montant des bénéfices à l'hectare réalisés pendant l'année 1920." Cette autorité dont jouissent, auprès des hommes d'État, les grandes associations agricoles des États-Unis et de l'Europe, provient surtout du nombre considérable de leurs adhérents, de la compétence de leurs chefs et de l'influence de leurs journaux.

Parmi les principaux moyens d'ordre politique propres à relever l'agriculture, mentionnons la réduction de nos tarifs douaniers, la décentralisation industrielle, le relèvement des industries régionales ou locales et la colonisation des seules régions propres à la culture. Nous avons vu que le présent malaise agricole est en partie causé par l'absence relative de marchés pour les cultivateurs et par

<sup>16</sup>. Voir *Syndicalisme Ouvrier et Syndicalisme Agricole*, par Étienne Martin, Saint-Léon, Paris 1920, p. 136.

le coût trop élevé des articles qu'il leur faut acheter. Or ce n'est ni faciliter les échanges, ni réduire le coût de la vie et les prix de revient de nos produits agricoles, que d'élever des barrières tarifaires propres à fermer notre pays aux produits étrangers. Sur notre politique tarifaire nous avons cette opinion de M. Henri Laureys qui disait en 1922: "Tout le monde sait que, par essence, le manufacturier est protectionniste — au moins sur ce continent — alors que l'agriculteur est plutôt libre-échangiste. Les exigences des uns et des autres sont donc souvent excessives et sans vouloir contester la valeur des arguments émis en faveur de l'un et de l'autre de ces régimes, je tiens cependant à affirmer ma confiance en un tarif modérément protecteur. Le Canada de cette façon atteindra, je le crois, son plein développement sans que celui-ci soit obtenu au détriment d'une grande partie de la population. Les excès nuisent en tout."<sup>17</sup> M. Laureys doit s'y connaître, en fait d'intérêts commerciaux, autant que beaucoup d'industriels. Une raison de nous faire douter de l'utilité de la protection au point de vue des intérêts généraux du pays, est que ce régime douanier nous semble avoir pour effet de pousser à la concentration industrielle et aux grandes agglomérations urbaines plutôt qu'au développement des industries régionales. Or, dans l'intérêt même de tout le pays et des agriculteurs particulièrement, il importe beaucoup plus d'encourager la décentralisation industrielle et de répartir nos consommateurs dans plusieurs petites villes, que de créer de grandes agglomérations urbaines. Dans les grandes villes industrielles modernes, la population, atteinte souvent pour un dixième de la plaie du paupérisme, doit mourir de faim ou ne consommer que des denrées de qualité inférieure, tandis que dans les petites villes les consumma-

<sup>17</sup>. Voir *Revue Trimestrielle Canadienne*, Montréal 1922, pp. 5 et 6.

teurs sont généralement tous en état d'acheter les produits de la ferme nécessaire à leur alimentation.<sup>18</sup> Le problème de la décentralisation industrielle est devenu de toute première importance dans le Canada oriental et les associations d'agriculteurs devront s'y intéresser tout spécialement. De même les moyens de développer les petites industries rurales, en les adaptant aux nouvelles conditions économiques, devront être recherchées et appliquées avec méthode afin de retenir nos artisans dans les villages.<sup>19</sup>

L'œuvre de la colonisation devra être encouragée de plus en plus. Nous ne ferons qu'une suggestion aux apôtres de ce beau mouvement: cesser d'attirer les colons dans les régions au sol pauvre ou difficile à cultiver. La colonisation des terres impropres à la culture a causé la ruine de plus d'une de nos familles rurales depuis un siècle. Peut-être est-il illusoire de nous cantonner dans le Québec.<sup>20</sup>

<sup>18</sup>. L'argument des marchés intérieurs à développer ne nous paraît pas sérieux dans la bouche des protectionnistes pour la raison suivante: la protection douanière, telle qu'on nous l'impose depuis 50 ans, protège surtout les industries qui ne sont pas adaptées aux conditions économiques du Canada. Errol Bouchette a écrit sur ce sujet une de ses meilleures pages. Voir *Études Sociales et Économiques sur le Canada*, Montréal 1905. — Nous avons trop longtemps protégé ces industries destinées à une enfance perpétuelle et nous avons négligé celles que nos ressources naturelles nous permettaient de soutenir très économiquement. La question de l'embargo du bois devrait être résolue depuis longtemps.

<sup>19</sup>. Il s'est constitué à Londres, depuis la guerre, un comité dont la fonction est d'étudier les moyens de rétablir certaines industries rurales ou d'en créer de nouvelles. Ce comité est aidé par une coopérative dont le rôle est de procurer la matière première et les outils ou instruments indispensables aux artisans, ainsi que de faciliter à ces derniers la vente de leurs produits. Au dernier congrès provincial de colonisation, la formation d'un comité du même genre a été suggérée. Il serait vain de compter sur le réveil de toutes les industries domestiques en honneur autrefois chez les cultivateurs. Le machinisme a fait trop de progrès depuis 75 ans pour que ces industries soient aussi avantageuses que jadis.

<sup>20</sup>. Si la conservation de notre capital humain est un devoir national, il nous semble que l'emploi de ce même capital à des fins productives en est un aussi. Est-ce que défricher des terres sablonneuses ou

Le Nouvel-Ontario est une région très fertile. Doit-il nous rester fermé? Nous ferions bien de ne pas oublier que l'Abitibi et le Nouvel-Ontario ont des intérêts solidaires et que développer l'une de ces régions c'est contribuer à l'avancement de l'autre.

## CONCLUSION

La situation économique du cultivateur canadien n'est pas brillante depuis trois ans. Cela est dû à des causes économiques et politiques variées dont l'influence néfaste se fera sentir encore longtemps. Malgré cela, tout n'est pas compromis irrémédiablement. Nous n'avons qu'à diriger nos cultivateurs dans la bonne voie, à leur fournir les moyens de relever eux-mêmes leur profession. Que nos habitants se décident tout d'abord à vaincre leur individualisme séculaire, à unir leurs forces, et le salut est assuré. Dans quelques années ils triompheront de la concurrence étrangère, et ils pourront alors continuer avec plus de succès que jamais, leur conquête pacifique du sol de tout le Canada oriental. N'oublions pas que les agriculteurs canadiens-français ont, sur presque tous leurs voisins du Sud et de l'Ontario, les avantages suivants: l'organisation paroissiale, catholique, des familles nombreuses, et des habitudes de travail, d'endurance et d'économie remarquables. Pour le moment il s'agit d'apprendre à ces successeurs de Louis Hébert à produire plus économiquement et à grouper leurs forces.

Charles GAGNÉ,

*Professeur à l'École d'Agriculture de  
Sainte-Anne-de-la-Pocatière.*

ramasser des cailloux sont des travaux directement productifs? Au Congrès de Colonisation tenu à Québec, en décembre dernier, nous avons entendu plusieurs *patriotes* protester avec véhémence contre l'assertion que certaines paroisses ouvertes au défrichement étaient impropres à la culture. Ces protestataires éloquents oubliaient presque tous de *prouver* que ces paroisses étaient avantageuses à coloniser.

## L'ONTARIO FRANÇAIS

---

Nos ancêtres ont tracé, de Terre-Neuve aux Rocheuses, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, une immense croix romaine. Plus qu'aucune autre région, peut-être, hormis notre province et les Provinces Maritimes, l'Ontario fut jadis terre française. Aux temps de la Nouvelle-France doivent remonter bien des cités ontariennes pour se découvrir des titres de noblesse. Chaque fois qu'elles s'inclinent sur leur passé local, des noms et des gestes français leur apparaissent. Tout le territoire ontarien conserve l'empreinte des pionniers venus au pays après Champlain. D'aucuns, découvreurs de mers intérieures, croyaient atteindre de l'autre côté de l'Amérique les contrées légendaires du Cathay. Étienne Brulé, qui accompagna Samuel de Champlain dans ses expéditions contre les Hurons, passe pour être un des premiers Blancs qui vit le lac Supérieur. Une croix de granit, à Port-Doyer, commémore, depuis le 5 juin 1922, la découverte du lac Érié, en 1672, par MM. Dollier de Casson et de Galinée. De nos ancêtres ont les premiers sillonné les rivières, traversé les lacs, visité les forêts de l'ancienne Huronie. Que de noms français des monuments exhumeraient de l'oubli!

En 1673, Frontenac réalisait le projet de Talon et de Courcelle en faisant construire le fort Cataracoui, à l'entrée du lac Ontario. Chargé de ce poste, La Salle y prépara ses explorations dans la vallée de l'Ohio et jusqu'au delta du Mississipi. Le fort, plusieurs fois rasé, remplit un rôle important. Frontenac le releva de ses ruines et lui donna son nom, en 1695. Ce n'est qu'à l'arrivée des loyalistes, accourus en notre pays après la révolution améri-  
cainne à l'instigation de lord Cornwallis, que le fort fut détruit.

ne, que l'emplacement reçut le nom de Kingston. *L'Ontario Historical Society* a rappelé, à l'occasion du 250ème anniversaire de fondation, l'origine française de la fière cité. De même, la ville du Sault-Ste-Marie, en août dernier, a évoqué la figure de ses découvreurs. Toute l'histoire atteste que les syllabes françaises ont les premières charmé les échos de la terre ontarienne. Des Récollets et des Jésuites en ont évangélisé les peuplades indigènes; certains y ont versé leur sang. Le semence a germé. Héroïques, des colonies françaises se sont enracinées à la glèbe et, à l'orée des bois, les lointaines habitations de l'Ontario furent des foyers français. Peut-être y a-t-il ici un argument dont nous négligeons de nous servir? Des gens, insensibles aux arguments constitutionnels, écouteront un argument d'ordre historique et admettraient que les descendants des explorateurs du sol ont droit à quelques égards...

Les Franco-Ontariens donnent de leur droit de vivre une preuve irréfutable comme le fait, leur progression numérique. Le nombre, artisan de conquête ou de revanche, fortifie leur vouloir-vivre collectif. Le dernier recensement accuse qu'ils sont 248,000, soit, sur une population catholique totale de 575,266, 43 p. c. En dix ans, leur gain a été de 45,558. Tandis que la population globale n'a pas doublé depuis 1871, les Canadiens français ont plus que triplé leurs effectifs. Ils sont principalement répartis à l'est, au nord et à l'ouest. En certains diocèses, comme London et Pembroke, ils forment plus de la moitié de la population. Elles sont révélatrices les statistiques sur l'Ontario catholique; par exemple, elles indiquent que les mariages mixtes sont d'autant plus fréquents que la population française est moins dense. Ainsi, la criminalité est moindre dans les centres français. Qu'il suffise de citer ce tableau général d'une éloquente signification:

Année	Population	Catholique	Canadienne française
1881	1 923 228	320 839	102 943
1891	2 114 321	358 300	101 123
1901	2 182 947	390 351	161 181
1911	2 523 203	484 997	202 442
1921	2 933 662	575 266	248 000

Quelle valeur d'idéal a pour nous tel groupement! Ces frères poursuivent, en butte à des difficultés qui la magnifient, la mission de la race. Dans une province enfiévrée par le matérialisme, ils apportent un apaisement. La propagation des idées civilisatrices est par eux maintenue. Ils forment, dans le désert anglo-saxon de l'Ontario, une oasis. Leur catholicisme latin met de l'enthousiasme dans l'ambiance d'une province qui, malgré ses protestations loyalistes, est assaillie par l'américanisme, à cause de la communauté de langue, de sectes, d'écoles; elle en a la même absence de mesure et d'ordre; elle lui emprunte le même naturalisme jouisseur et la même indécence dans le mépris des minorités dominées. Ces théories engendrent la violation des droits naturels. Et les Franco-Ontariens doivent batailler. Nul groupe n'accepte la lutte avec une telle détermination de vaincre, avec une telle persuasion dans la justice de sa cause, avec une telle fierté souvent héroïque. Il incarne l'attitude d'une race dont la destinée parfois douloureuse consiste à demeurer l'apologétique de sa foi.

Cette fière minorité ne doit pas qu'émouvoir nos sensibilités. Au groupe central qui reste pour ceux de la dispersion la patrie vivante, elle rappelle son devoir. Il ne se borne ni à des paroles sympathiques, ni à des coopérations de brève durée. Green Valley, Pembroke, voilà des noms qui nous font ressentir combien l'origine et la langue commune établissent la fraternité mieux que la territorialité et la

forme politique. Les liens formels de l'âme et du sang fondent les familles et les nationalités. Or, pour persister victorieusement, la minorité ontarienne réclame plus qu'une aide intermittente. Elle doit recevoir de notre province les raisons impératives et découvrir en notre vie la justification de ses combats.

Quelle valeur exemplaire sommes-nous pour ceux d'outre-Québec? Songeons-nous que la disparition du danger imminent peut bien être le commencement du danger fatal? L'image du groupe principal est-elle aussi idéalisée en l'âme de ces frères éloignés qu'en la nôtre l'âme de la France? Mystère... L'unanimité sur quelques idées essentielles s'impose. Sans cela, nos labeurs incohérents feront toujours l'affaire des autres. Il faudrait d'abord épurer notre personnalité et notre vie des poisons qui les corrodent. Refaisons nos forces amoindries par les ferments inassimilables. Pour la rendre agissante, éclairons notre foi. Que l'ardeur à parfaire cette tâche se propage et que les idées généreuses semées par l'élite s'actualisent. Nul n'a le droit de leur interdire le seuil de sa volonté. L'âme nationale, subissant l'emprise des réalités supérieures, apparaîtra comme idéalisée aux avant-postes. Si, par insouciance, nous laissons les dissolvants déterminer en nous les inerties suicidaires, si les Franco-Ontariens ne sentent pas tous nos actes étayer nos sympathies, d'où recevront-ils les réconforts générateurs d'énergies? Le rayonnement de notre influence, voilà ce qui importe. Que cette pensée, vivifiant nos œuvres et nos organismes, aille fortifier des mêmes aspirations la minorité ontarienne. Voulons-nous que, dans la lutte, elle grandisse? Par notre vie intensément française et catholique, démontrons-lui qu'elle a raison de la sauvegarder telle en son désir héroïque de vivre.

Hermas BASTIEN.

---

## ALBERT LOZEAU

---

L'*Action française* dépose sur sa tombe ses vifs regrets. Elle ne peut laisser disparaître ce remarquable écrivain sans lui adresser l'hommage dû au poète et au patriote éclairé. Il fut l'ami de notre œuvre. Combien de fois les lecteurs de cette revue ont été heureux de trouver, au nombre des propagandistes de nos idées, l'auteur de *l'Ame Solitaire*. Sa vie faite de silence et de douleurs, lui laissait le temps de regarder passer hommes et choses; il y réfléchissait. Il se rendit compte que les serviteurs désintéressés des œuvres nationales ne sont pas nombreux chez nous. Il se fit un devoir de leur apporter le concours de son patriotisme et de son intelligence.

Nous espérons publier prochainement une étude sur l'œuvre de Lozeau. Son nom est inscrit au livre de notre littérature. Il s'éleva au premier rang de nos poètes. L'on admire en plus de ses dons le courageux et patient labeur de ce ciseleur de vers. Otage de la maladie pendant plus de vingt ans; vivant sous l'étreinte de la souffrance physique, il aurait pu prendre une vue profondément pessimiste de la destinée humaine. Sa foi religieuse, la tournure et la vigueur de son esprit l'empêchèrent de s'abandonner à la désespérance. Il voulut consacrer les forces que Dieu lui avait laissées à la création d'une œuvre littéraire. Il y réussit. Tout en apportant une précieuse contribution à notre vie intellectuelle, il donna un admirable exemple de haute tenue morale. Que Dieu le récompense et lui accorde l'éternelle paix!

A. P.

---

## LES LIVRES

### “LES ŒUVRES DE JEUNESSE”

---

Les œuvres de jeunesse sont nécessaires même chez nous. Je crois bien que personne n'en doute en théorie, mais, en pratique, en beaucoup d'endroits, l'on se conduit comme si l'on n'avait guère de conviction à ce sujet. On gémit sur le dévergondage des mœurs qui augmente d'année en année dans nos grandes villes. On se lamente sur le malheur des temps. Mais que fait-on pour grouper les jeunes gens dans des patronages, des cercles d'études, des sociétés de gymnastique et de sport, des cours professionnels, etc. etc...? Ici et là, on trouve quelques paroisses qui réunissent leurs jeunes gens dans des salles de jeux; l'A.C.J.C. continue son œuvre admirable de formation dans des cercles d'études. Mais a-t-elle pu réussir à fonder un cercle auprès de chaque clocher? Fait-on partout les efforts nécessaires pour retenir les jeunes sur les penchants de l'abîme?

L'Église, pourtant, n'a rien perdu de sa sollicitude pour les âmes. Héritière de la pensée du Christ, son divin Fondateur, elle ne cesse d'envelopper de sa tendresse le jeune homme auquel elle redit toujours le mot magique: “Adolescens, tibi dico, surge et ambula”. Par ses communautés religieuses, elle veut continuer le travail des écoles catholiques. Nos Frères de Saint-Gabriel à Montréal se chargent de former nos jeunes apprentis à la vie de piété qui doit sauvegarder leur innocence.

Nos admirables Frères de Saint-Vincent-de-Paul prouvent tous les jours qu'à Québec et à Lévis, aussi bien qu'à Saint-Hyacinthe et à Montréal, on n'ignore rien des néces-

---

<sup>1</sup>. J.-J. P. *Les œuvres de Jeunesse ouvrière en congrès*, 1920, Saint-Hyacinthe; 1922, Lévis. Préface de Mgr L.-A. Paquet (In-8-370 pages, Patronage Saint-Vincent de Paul, Québec 1923.)

sités modernes: aussi bien les voyons-nous renouveler l'apostolat évangélique en se mettant en contact avec la jeunesse ouvrière. On a entendu la grande voix de Léon XIII qui s'adressait au Frère Joseph, supérieur-général de l'Institut des Frères, et disait: "L'œuvre des patronages est capitale... Sans les œuvres de persévérance, le long et pénible travail de l'école serait presque toujours compromis, parfois anéanti." On s'est mis au travail. Voulez-vous connaître le bien accompli par cette petite communauté, bien éprouvée dans ces dernières années, mais qui continue quand même son œuvre admirable? Lisez donc le compte-rendu des congrès de Saint-Hyacinthe 1920 et Lévis, 1922.

Vous y trouverez la démonstration que les œuvres de jeunesse sont possibles. "A posse ad actum valet consecutio". Puis, vous comprendrez bien leur nécessité. La période de l'adolescence que tout homme traverse est une période de crise et de transition entre l'enfance dont il se dégage et la virilité vers laquelle il est en marche; période de crise nécessaire, parce qu'un tel changement ne peut s'accomplir sans bouleversement, souvent sans naufrage. C'est l'antagonisme entre le devoir et le plaisir, entre le bien et le mal, lutte aigüe, duel sombre comme une bataille dans la nuit. Il nous faut former nos jeunes gens à la virilité chrétienne, leur faire acquérir cette conviction intellectuelle d'une réalité plus vraie que celle qui s'arrête aux sens; il faut leur former une volonté maîtresse qui se fixe dans l'attrait du devoir; il faut leur donner cette sérénité de la foi qui se repose en Dieu, en sa loi, en sa charité et en ses promesses.

Dans ces pages si pleines d'idées, de doctrines et de faits, l'on nous montre bien la route parcourue et la voie à tenir dans l'avenir. Avant tout et obligatoirement nos patronages, nos associations de jeux et de sport doivent

être des entreprises surnaturelles, des œuvres d'éducation chrétienne.

De quoi s'agit-il? De sauver les âmes, de les engendrer à la vie divine, de les maintenir et de les faire avancer dans la foi, dans la piété, dans l'amour de Dieu, et par conséquent dans le devoir et la vertu.

C'est un apostolat dont Jésus-Christ est l'âme, la vie, la raison d'être. Que personne ne l'oublie, pas plus dans nos cercles paroissiaux que dans les patronages. La véritable œuvre de jeunesse doit viser et atteindre les âmes, les pousser à l'horreur du péché, à l'effort moral, au sacrifice, au désir même de la perfection.

C'est un devoir strict de donner à la jeunesse des principes religieux. Ils ont un patrimoine de foi et de religion à conserver. Ce qui fait l'humanité, la race, la famille, ce n'est pas seulement le sang qui coule d'une génération à une autre, c'est encore, et surtout l'âme, l'honneur, la vertu, la religion, les principes qui vont de l'aïeul aux arrière-petits-fils, comme la sève qui passe du tronc à la cime de l'arbre.

Comme tout cela est vivant dans ce compte rendu, où l'on sent l'effort de religieux canadiens pour adapter chez nous des procédés étrangers, et qui veulent nous former une jeunesse canadienne à la Dollard, une "jeunesse qui prie, qui pense, qui veut, qui combat, qui tient". (Frontispice).

Les œuvres de jeunesse sont possibles: elles sont nécessaires. Il faut encourager celles qui existent, en créer de nouvelles. Prêtres et laïques doivent s'unir pour les mener à bonne fin, en vue de la persévérance des jeunes gens, qu'ils appartiennent aux classes aisées ou aux classes populaires. Car sachez-le bien, parents chrétiens, vos fils vous échappent: ils échappent aux obscurités et aux tranquillités de la vie inconsciente, et ils entrent à pleines voiles dans

les orages. Quelle tutelle allez-vous étendre sur cette innocence si chère et si menacée ? Vous avez besoin d'aides pour mettre les freins de la conscience. La prédication à l'Église ne suffit plus. Créez des œuvres de jeunesse qui ont Jésus-Christ pour maître. Lui seul apprend à l'adolescent à gouverner sa jeunesse, à vaincre ses penchants, à résister aux entraînements dangereux du dehors, à sauver sa chasteté et à doubler sans naufrage ce que l'on a appelé "le cap de la puberté".

Abbé Philippe PERRIER.

---

### "LES AVENTURES DE PERRINE ET DE CHARLOT"<sup>1</sup>

L'auteur a trouvé un riche filon : rien ne lui manque de ce qu'il faut pour en tirer d'autres trésors. Je n'ai pas encore pu savoir comment s'amuse les petits enfants à la lecture des *Aventures de Perrine et de Charlot* ; j'en sais de grands qui ont tout mis de côté pendant une couple d'heures pour voir au plus tôt comment tourneraient ces deux Poucet.

Et puis, on a le plaisir de saluer en route tant de vieilles connaissances. Dans ce grand monde consacré à nos yeux par l'histoire et la légende, circulent les deux héros minuscules, leurs yeux d'enfants tout grands ouverts. Toutes les physionomies que nous avons pris l'habitude de nous représenter dans l'immobilité hiératique des portraits anciens, les voici vivantes. Elles s'animent pour sourire à l'enfance qui passe. Leur bouche s'est ouverte. Vous reconnaissez leur voix, vous avez déjà lu telle parole qui les

<sup>1</sup>. Par Mlle Marie-Claire Daveluy, *Bibliothèque de l'Action française*.

caractérise. Mais ce mot, comme le geste qui l'achève, est adapté à l'âme des tout petits, qu'une attendrissante fiction fait se mouvoir sans étonnement parmi tant de célébrités.

Tous les avantages du "Cinéma éducateur", vous dis-je, sans un seul des inconvénients de l'écran. Quelqu'un a laissé entendre que les deux petits personnages ne parlent pas toujours comme des enfants. Est-ce qu'on ne s'y attend pas un peu ? Il leur arrive de hausser le ton : c'est le milieu qui agit...

Les récits de M. l'abbé Joseph Gélinas avaient déjà groupé les jeunes auditoires attentifs autour de son fauteuil de conteur familial. Voici que mademoiselle Daveluy transporte les petits de chez nous en pleine épopée. Le conteur même s'efface, ce qui est le comble de la discrétion.

Plus heureux que les vieux de mon âge, les petits lecteurs de ces pages entraînantes arriveront à l'étude de l'histoire de notre pays avec des notions plus nettes des hommes et des femmes de l'ancien temps. Devant tel grand nom, ils se rappelleront avoir fait la connaissance du personnage pour l'avoir bien fixé avec les yeux tout neufs de Perrine ou de Charlot.

Qui ne se rappelle le plaisir austère que l'on éprouva à se représenter *Une nuit de Noël sous Cartier* ? Tous les détails que l'archéologie savante de l'abbé Laverdière avait révélés à M. Ernest Myrand, vous aidaient à mieux voir les ensembles d'une situation tragique et non dépourvue de grandeur. Et vous vous disiez : Qui reprendra ce thème et nous apportera une autre résurrection, celle du temps de Champlain, de Marie de l'Incarnation, ou des premiers missionnaires, mais avec moins de sécheresse encore dans la description du décor environnant, paysage, habitations, mobilier, avec plus de grâce et de souplesse dans les

mouvements humains, plus d'imagination au service de la vérité historique, plus d'habileté à faire passer dans la trame des dialogues certaines paroles que l'histoire a conservées, mais que l'on gagnerait à retrouver dans des scènes mieux reconstituées ? Je crois bien que le livre de mademoiselle Daveluy nous offre de quoi satisfaire les plus rigoureuses exigences des pédagogues, espèce désobligeante à ses heures, mais en somme moins intraitable que les critiques !

Le roman biblique bien conduit — chacun nommera ici ceux qu'il préfère — donne au lecteur pieux la joie de rencontrer des textes familiers, enchâssés avec respect dans des dialogues et dans des épisodes vraisemblables, où l'imagination du romancier n'a rien créé qui déconcerte la raison et la foi, où les grands acteurs du drame biblique ne sont pas déformés au gré de la fiction, où les personnages imaginaires restent au second plan, pour faire saillir en un relief plus puissant ceux de l'histoire sacrée.

Je ne crois pas exagérer, même si je dois avouer ingénument qu'un maître d'école, oubliant de vieillir, auprès de la jeunesse, s'enthousiasme volontiers chaque fois qu'un bon livre, fait de main d'ouvrier, lui apporte un instrument qu'il attendait depuis longtemps dans son âpre et heureux métier : au service de l'histoire nationale, les *Aventures de Perrine et de Charlot* ont tous les mérites que je viens d'énumérer. Et ce mérite s'accroît ici de tout l'effort requis pour livrer à l'enfance une série d'images vives, où elle trouvera sa première initiation aux idées que doit lui inspirer la vérité historique.

Les notes biographiques que l'auteur a classées avec un soin scrupuleux à la fin de son ouvrage, aideront à cette initiation. Qu'elle continue son œuvre d'éducatrice et nous donne bientôt un autre *coup de main*. Les éducateurs voudront propager dans toutes les familles un excel-

lent livre de chez nous, destiné à orienter le goût de l'enfance et de la jeunesse vers les sources de nos meilleures traditions. Ils sont déjà enchantés de savoir qu'un autre volume viendra tôt ou tard leur représenter Perrine et Charlot, lancés à la trace de Dollard, de mademoiselle Moyen ou sur les pas du fils de Jacques Hertel.

François HERTEL.

---

“GLOIRE À DOLLARD”<sup>1</sup>”

---

On nous a décrit, il y a deux ans, la représentation de l'exploit du Long-Sault dans la cave du Petit Séminaire, et ensuite au bord du Saint-Laurent, aux Grèves. Tous étaient unanimes à proclamer un complet succès. Or Dieu sait ce qu'il faut de peines, d'habileté et de constance pour dresser, nous ne disons pas dix enfants, mais cinquante, mais cent, presque une foule! Outre les mouvements, courses, danses, combats, il avait fallu fixer les discours. Tout cela était l'œuvre d'un jeune prêtre, aidé de quelques collègues et de quelques amis.

Le succès de cette belle figuration historique fut bientôt connu aux quatre coins du pays. Directeurs de collèges ou de patronages désiraient renouveler l'expérience dans leur milieu. M. Julien Perrin, p.s.s. l'auteur, comprit qu'il rendrait service à la cause de l'histoire nationale et du patriotisme en publiant son œuvre. Elle vient de paraître à l'*Action française*, en une élégante plaquette, illustrée excellemment par un des collaborateurs de la première heure, habile dessinateur comme il avait été, à la Colonie des Grèves, habile metteur en scène, M. Joseph Dubois.

---

<sup>1</sup>. Pièce à grand spectacle, par M. Julien Perrin, p.s.s. *Bibliothèque de l'Action française*. — Prix 20c.

Cette pièce de plein air s'intitule *Gloire à Dollard* et comporte cinq tableaux. C'est d'abord le *Départ*, puis l'arrivée du renfort des *Alliés* indiens, puis le *Combat*, ensuite la *Leçon des héros*, enfin l'*Apothéose*. Comme l'auteur a voulu organiser avant tout un grand et beau spectacle, un "pageant" pour parler anglais, son scénario est très développé. Les illustrations seront d'un grand secours aux futurs organisateurs, car elles se calquent strictement sur les indications de l'auteur et s'inspirent des souvenirs des premières représentations.

Si le texte est nécessairement limité, on se rendra compte de sa belle qualité littéraire. M. Julien Perrin est un bon écrivain. Les discours qu'il prête à M. Souart, au chef Indien, et à son Héraut l'attestent abondamment.

Nous savons que l'impression produite par *Gloire à Dollard* sur les spectateurs, jeunes et vieux, fut très vive. On sait combien la scène fixe mieux dans l'esprit le souvenir d'un fait que la simple lecture. Un pareil drame est une magnifique leçon d'histoire. Aussi devons-nous souhaiter deux choses: qu'on le reprenne souvent, chaque année, dans tout le Canada français, et que l'auteur ne s'arrête pas en si bonne voie et nous donne bientôt un *Cartier*, un *Champlain*, un *Maisonnette*...

Louis DELIGNY.

---

### "L'OBSCURE SOUFFRANCE"

de Laure Conan

---

Madame Laure Conan vient de réunir, sous ce titre général de *l'Obscure souffrance*, deux nouvelles: L'"Obscure souffrance" et la "Vaine foi"; deux contes: la "Couronne de larmes" et le "Premier arbre de Noël"; une Relation

sur les "Missionnaires des Esquimaux". Tant de lecteurs subissent le prestige des volumes corpulents, ont peine à soupçonner en une simple plaquette, beaucoup de pensée et beaucoup d'art, qu'il était bon de mettre ensemble ces œuvres toutes courtes. Le tout fait un volume de bonne mine, sous une couverture un peu sombre, comme il convient à une "souffrance" qui veut être "obscur".

Laure Conan n'a rien produit d'inférieur; elle nous apporte cette fois le meilleur de son œuvre; et ce meilleur est bien près de l'excellent. Cette femme-écrivain a prouvé qu'elle savait faire les beaux livres organiques, où une pensée forte se déploie en quelque trois cents pages. Ses romans: à l'*Œuvre* et à l'*Épreuve*, l'*Oublié*, ont fait voir cette puissance de son talent. Pourtant il semble qu'elle soit avant tout un esprit méditatif, qui aime à se replier sur lui-même, qui mûrit longuement ses idées et les exprime en de vigoureux raccourcis. Rappelez-vous son premier roman, *Angéline de Montbrun* et les patientes analyses d'âme qui s'enfermaient en de petites lettres ou en de brèves pages de journal intime. C'est ce même aspect de son esprit que manifeste l'*Obscure souffrance*. Mais, plus encore que les premières œuvres, la pensée se ramasse et n'obtient la puissance que par la vigueur.

Laure Conan n'a jamais aimé que les grandes âmes. Rien de vulgaire n'est entré dans son œuvre. C'est dire que ces analyses où le roman et la nouvelle tournent à la confidence, ne reflètent absolument rien du mal romantique. Ces âmes qui se racontent ont le bel équilibre qui vient de la foi chrétienne. Ames fines et sensibles, elles souffrent beaucoup des hommes et de la vie; mais elles goûtent à toutes les amertumes, sans éprouver rien d'amer. Et pourtant Laure Conan ne prêche point. Ses héros, ses héroïnes font de l'ascèse, sans y prétendre, et sans presque

le savoir, par le pli naturel, par la simple loyauté de leur foi. Je sais peu de livres de piété qui feront plus de bien aux âmes souffrantes que cette "Obscure souffrance" où la cime de la croix baigne dans la sérénité divine.

Le style de Laure Conan demeure, en ce dernier ouvrage, ce qu'il fut toujours: le plus correct, le plus pur peut-être de tous nos écrivains. Rien de contourné, rien de maniéré, mais une phrase qui chemine en toute simplicité, qui n'emprunte qu'au vocabulaire de bonne tradition et ne veut devoir sa beauté qu'à l'âme intérieure de l'idée. Partout et toujours le dessin clair de la phrase française qui se lit sans effort, du premier coup d'œil, et se fait suivre d'une traînée lumineuse.

Cette pensée, ce style restés si fermes nous font espérer que l'auteur n'a pas encore dit son dernier mot. Il y a de belles vies qui ne peuvent s'achever que sur un grand ouvrage.

Lionel GROULX, ptre.

---

## LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

---

### LA FÊTE DE DOLLARD

Elle sera belle comme les années passées et plus belle encore si possible. De grandes manifestations sont déjà à l'affiche. Dans tout le diocèse de Sherbrooke, les enfants des écoles verseront ce jour-là leur sou pour le Denier ontarien et ils feront de leur acte un témoignage de solidarité nationale. A Québec la jeunesse catholique ira, en grand appareil, offrir le buste de Dollard au gouvernement de la province. A Montréal, en l'église Saint-Henri, nous aurons la veille au soir, selon la coutume, notre veillée des armes. Le lendemain, dans l'après-midi, la jeunesse catholique fera sa manifestation habituelle au monument du Parc Lafontaine. Le soir, au même parc, au milieu d'un grand ralliement populaire, nous décernerons notre "Grand prix d'Action française". Comme les années passées également, un pèlerinage se dirigera vers le Long-Sault. Nous

venons de prier la Commission des Monuments historiques de reconstruire là-bas le fort de 1660. L'occasion sera opportune de reparler de ce projet et de le faire agréer par les pèlerins. En somme la fête s'annonce sous de superbes auspices; elle est entrée tout de bon dans nos mœurs. La jeunesse sent maintenant qu'il manquerait quelque chose à sa vie si, le 24 mai, par l'évocation du plus aimé de ses héros, elle ne se donnait cette excitation d'enthousiasme.

### QUE DIRONS-NOUS LE 24 MAI?

Il faudra revenir, sans doute, aux thèmes généraux que la fête inspire d'elle-même. Pourquoi cette fête de Dollard? Pour rappeler aux jeunes générations de quelle histoire et de quelle race elles sont; pour leur donner la fierté de l'une et de l'autre et leur inspirer de les continuer. Car le plus difficile pour un peuple c'est de continuer la ligne droite de son histoire, c'est de ne pas rompre avec les traditions qui sont la loi même de sa vie. Mais pour nous cette difficulté s'accroît d'une autre, de beaucoup plus grave que la première. Nous manquons de cette vertu naturelle à tous les peuples: la fierté. Il serait donc bien illusoire de convier nos compatriotes au respect de leurs traditions françaises, à la défense de leur patrimoine moral, aussi longtemps qu'ils ignoreront le prix de cet héritage. D'où la nécessité toujours actuelle et l'influence toujours bienfaisante de ces leçons d'histoire où notre jeunesse des écoles apprend que nul peuple en Amérique n'a su vivre et mourir pour un idéal comparable au nôtre et que notre manque de fierté n'a d'autre cause que notre ignorance.

Après ces thèmes généraux que l'heure n'est pas encore venue de négliger, il sera bon de toucher à quelques thèmes particuliers, à ceux que proposent l'histoire de chaque région ou les tâches de l'heure présente. Et pourquoi ne pas reprendre, par exemple, quelques-uns des thèmes qui seront développés devant les enfants du pays Sherbrookien? En leur demandant leur sou pour les petits camarades ontariens, on leur parlera sûrement des groupes français d'Amérique et de la solidarité qui doit exister entre eux tous. Voilà un thème qui n'est ni vieilli, ni usé. A part une petite élite, combien songent à cette fraternité française et aux devoirs qu'elle nous impose? C'est donc l'heure d'en parler à notre jeunesse, de lui apprendre que le Québec a charge d'âmes et qu'elle doit grandir avec le sentiment de ces responsabilités.

### LE "GRAND PRIX D'ACTION FRANÇAISE"

Nous en avons déjà parlé ici et plusieurs fois. Nous avons cru pouvoir en fixer la distribution pour une date beaucoup moins éloignée

que le 24 mai. Une cause indépendante de notre volonté nous a ôté le loisir de faire autrement. Mais à quelque chose retard est bon, puisque le "Grand prix", sera décerné un soir de fête populaire, dans le décor du parc Lafontaine de Montréal, parmi les derniers échos de la journée de Dollard.

Nous répétons ce que déjà nous avons affirmé à plusieurs reprises. Si notre revue a lancé ce plébiscite qui devait signaler les serviteurs les plus méritants de la cause française pendant l'année 1923, néanmoins, ce plébiscite même l'indique, elle entend laisser à ce prix son caractère national. Toute société particulière doit s'effacer; mais il faut, par exemple, que toutes s'unissent pour donner à cet hommage une portée aussi universelle que possible. Le résultat des suffrages a voulu, pour cette première fois, que l'honneur fût accordé à un homme qui incarne tout un groupe français. A ce groupe, l'un des plus méritants, l'un des plus assaillis par la persécution, nous voudrions redire notre sympathie et notre admiration.

#### LA "ROSE DE DOLLARD"

Tout Canadien français qui se respecte, pique à sa boutonnière le 24 mai la petite rose de Dollard. Ne perdons pas cette occasion de nous affirmer comme race. Beaucoup de groupes ethniques en notre province arborent leurs couleurs ou leur emblème, le jour de leur fête nationale. Nous seuls, les plus vieux habitants et les maîtres de cette province n'avions, jusqu'à ces derniers temps, aucun emblème qui nous fût propre. Nous nous disputons encore sur le choix d'un drapeau. Le 24 mai, au moins, il devrait être possible de nous entendre sur la rose de Dollard, décorative et symbolique. Elle se fabrique maintenant par centaines de milliers. Mais respectons-en le modèle primitif, afin qu'il y ait vraiment une "Rose de Dollard" qui ne soit que cela. Que nos amis se rappellent l'offre qui leur fut faite le mois dernier: la rose de Dollard est en vente dès maintenant à la librairie de l'*Action française*. Et si l'on voulait bien s'approvisionner tout de suite, on ne serait pas à la peine de nous reprocher le 24 mai notre impuissance à satisfaire tous les acheteurs.

#### NOS PUBLICATIONS

La dernière en date, *Gloire à Dollard*, de l'abbé Julien Perrin, s'enlève avec une rapidité d'excellent augure. Quelques-uns l'achètent en vue d'en tirer quelque représentation pour le 24 mai prochain.

Beaucoup veulent s'enchanter à cette résurrection historique, écrite d'un si bon style et qu'illustrent si bien les planches de Dubois. Tous veulent mettre dans leur bibliothèque cette brochure, l'une des plus jolies qu'ait encore éditées l'*Action française*. Les *Énergies rédemptrices* d'Herma Bastien, les *Aventures de Perrine et de Charlot* de Mlle Daveluy avaient pris tout de suite le chemin du succès et le gardent sans effort.

On pourra guetter pour le mois prochain, ou pour la fin d'avril, la *Semaine Sociale* de Montréal (Session de 1923), et *Notre Maître, le passé* de l'abbé Lionel Groulx. La *Semaine Sociale* de 1923 s'est occupée d'un sujet de la plus haute importance: la famille. Et l'on sait que, par la valeur des études qui y furent présentées, cette dernière *Semaine* a eu un éclat tout particulier. Chacun voudra donc se procurer cette petite Somme, sur un sujet actuel entre tous. Tous voudront lire aussi *Notre maître, le passé*. Le temps peut manquer à beaucoup de lire les grandes histoires du Canada. Mais qui n'aurait le temps de parcourir en quelques heures cette histoire à fresques où les larges traits suppléent l'érudition et où le passé ressuscite en vives couleurs? Nous nous reprochons de manquer de sens national; et le reproche n'est que trop fondé. L'histoire est essentiellement maîtresse de patriotisme. Lisons les ouvrages qui nous enseignent l'histoire de notre pays et qui s'efforcent de la faire aimer.

### NOS GROUPES D'ACTION FRANÇAISE

Encore un nouveau groupe dont nous espérons, dès le mois prochain, annoncer la naissance. Cinq à six jeunes hommes de grand mérite travaillent actuellement à le constituer dans leur petite ville. Et ce sera une expansion nouvelle pour notre Ligue et ses idées. Le groupe de nos étudiants d'Action française à l'Université de Montréal est aussi en pleine activité. Tout dernièrement, notre secrétaire général, M. Anatole Vanier, invitait ces jeunes gens à rencontrer chez lui les directeurs de la Ligue; et nous reprenions ainsi ces réunions régulières où nos étudiants peuvent prendre contact avec leurs aînés dont quelques-uns sont leurs professeurs. Ces bonnes soirées sont généralement très fécondes en projets de toute sorte. Nous pourrions en apprendre davantage à nos lecteurs le mois prochain. Mais tout de suite nous pouvons dire qu'il y a à l'Université de Montréal une magnifique jeunesse qui n'a jamais été indifférente au sentiment national et qui entend bien le prouver.

Jacques BRASSIER.

## CE QUE LIT L'HOMME INTELLIGENT

**Souvenirs de mes 60 ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie**, par S. G. Mgr Grouard, O.M.I. Véritable épopée chrétienne vécue et écrite par des géants comme seul la foi peut en susciter. Tous ceux qui ont lu ce livre sont unanimes à le déclarer: rien n'est plus vivant, plus captivant, que ces pages si simples et si belles, où l'évêque missionnaire raconte, au jour le jour, sa vie et celle de ses héroïques collaborateurs. (1 beau volume, illustré: \$1.25).

**Les Rubis du Calice**, par Adolphe Retté. L'auteur du "Diable à Dieu" a réuni une série de méditations et d'oraisons d'après les textes de la messe. Le sujet est ainsi exposé dans la préface: "Lecteur, si tu vas à la messe pour obéir à la coutume, ferme ce livre. Mais si la messe constitue pour toi l'action capitale de la journée, feuillette ces pages. Peut-être y trouveras-tu quelques sarments qui alimenteront dans ton âme le foyer où s'entretient l'amour de Dieu." (.60 sous).

**Le Pape**, par Jean Carrère. "Un livre attendu comme un événement" écrivait les journaux de Rome en janvier et février. L'"Observatore Romano" qui apporte toujours une extrême réserve à parler d'un livre nouveau, discute courtoisement certains jugements historiques de l'auteur concernant le rôle des Césars du moyen-âge; mais il souligne la sincérité de Carrère et ce qu'il appelle son "émouvante romanité"; et il est visiblement convaincu qu'un pareil courage est de nature à attirer les lecteurs catholiques et non catholiques et peut faire un grand bien pour l'idée générale qu'il inspire. (.75 sous).

**La guerre des femmes**, par Antoine Redier. Histoire vraie, aussi mouvementée mais plus intéressante qu'un roman, de Louise de Bethignies—la Miss Carvell française a qui l'histoire n'a pas encore rendu justice. Ce livre est une bonne action et la preuve qu'il n'y a pas en France que des garçons. (.75 sous).

**Le réveil de l'Asie**. L'impérialisme britannique et la révolte des peuples, par René Grousset. Étude claire et pénétrante de la situation actuelle de l'Asie, des révoltes nationales contre la domination anglo-saxonne, et de l'avenir de ce continent surpeuplé. Le péril jaune est peut-être un vain mot, mais l'"Asie aux Asiatiques" risque de devenir une réalité, au moins pour les Anglais. C'est du moins ce que pense l'auteur et le sujet ne peut pas nous être indifférent. (.75 sous).

**L'enfant et la vie**, par l'abbé Henri Brémond. Ce livre qui obtint un grand succès il y a déjà plusieurs années, vient d'être réimprimé. Écrit au milieu des enfants, et "presque sous leur dictée" dit l'auteur, il veut apprendre aux petits à mettre leur âme dans leurs paroles, dans leur style et dans leur vie... Les plus vieux y trouveront aussi une brochure profitable. (.75 sous).

INTERIM.

## RENOUONS LA TRADITION

Notre force financière favorisera puissamment nos progrès matériels et même intellectuels. L'une des causes de notre faiblesse relative, c'est que nous avons perdu les bonnes habitudes d'épargne que nos pères tenaient de leurs aïeux français. Renouons la tradition. Rapprenons l'économie à nos enfants. Ouvrons-leur un compte d'épargne, où ils déposeront les millions de sous qu'ils gaspilleraient. Ils acquerront ainsi la notion de la valeur de l'argent et le sens de l'économie. L'ambition leur viendra d'arrondir leurs dépôts. Si bien qu'au bout de quelques années, chacun aura à son crédit un joli pécule, et le groupe canadien-français disposera d'une somme importante.

*La Banque d'Hochelaga*, fondée en 1874 et dont l'actif dépasse 71 millions, offre, pour le succès de cette œuvre nationale, la collaboration de son personnel diligent. Dès demain, amenons nos enfants à la succursale la plus proche.

**Mathématiques, sciences, lettres et langues  
en français et en anglais.**

**Préparation aux examens. Cours classique.  
Cours commercial. Leçons particulières.**

**RENÉ SAVOIE, I.C. et I.E.**

Bachelier ès-arts et ès-sciences appliquées

238, rue Saint-Denis

Téléphone: Est 6162

**MONTRÉAL**

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## Que voulez-vous devenir...

### Chimiste? Ingénieur? Architecte?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

#### **L'École Polytechnique de Montréal**

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide.

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

A l'école Polytechnique, vous n'acquerrez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "en 6 mois, 25 leçons, succès garanti" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

---

## **L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL**

M. Augustin FRIGON, directeur

Téléph. Est 3477

- 228 rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LES PRODUITS  
" JOUBERT "

SONT DE

QUALITÉ

DEMANDEZ-LES

LAIT, CRÈME,  
BEURRE,  
CRÈME à la GLACE.

*J. = J. Joubert*  
LIMITÉE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## “L'ABITIBI”

---

La région de l'Abitibi ouverte à la Colonisation en 1912, compte maintenant une population de 16,000. Quinze belles paroisses parfaitement organisées s'échelonnent maintenant le long du chemin de fer Transcontinental, sur une distance de 120 milles, de Senneterre à La Reine.

Le Colon qui va s'établir aujourd'hui dans l'Abitibi, n'arrive plus dans une région inhabitée. S'il a quelques ressources il peut trouver dans toutes ces paroisses des lots dont le défrichement est plus ou moins avancé, et que leurs propriétaires désireux d'aller s'établir plus loin, peuvent céder à des prix avantageux aux petites bourses. Les curés, les notaires, les principaux marchands de chacun de ces endroits accueillent avec bonté le nouvel arrivant et sont heureux de lui donner tous les renseignements dont il a besoin pour faire le choix d'un bon morceau de terre.

Nous conseillons donc aux cultivateurs de nos vieilles paroisses qui ont des fils à établir, d'aller visiter l'Abitibi. Pour quelques centaines de piastres, ils les placeront sur des fermes dont la valeur augmente de jour en jour.

Pour toute demande de renseignements, on est prié de s'adresser à l'Honorable Monsieur J.-E. PERREAULT, *Ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, Québec.*

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,  
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIE en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Economie politique, Langues étrangères, etc.

**Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Études.**

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Albert-N. Goora

Courtier en Assurance

192, rue de LaRoche, Montréal

---

Téléphone : Bélair 9471

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## C'est faire de l'action française intelligente...

...que d'acheter de préférence chez nos compatriotes, surtout lorsqu'ils rivalisent *avantageusement* avec la concurrence dans leurs prix et la qualité de leurs produits.

**La maison J. Christin & Cie.,**

FABRIQUE DE BOISSONS GAZEUSES,

est du nombre de celles qu'il faut connaître et encourager. Fondée en 1885, la maison Christin, entièrement canadienne-française, est non seulement de vieille renommée, mais — ce qui vaut mieux encore — d'excellente et irréprochable réputation.

### Encouragez-la

Votre bourse y trouvera son bénéfice, votre palais, satisfaction et plaisir, car ses liqueurs gazeuses sont vraiment exquises au goût et fort rafraîchissantes.

---

Donnez-nous votre commande par téléphone ou par lettre aujourd'hui même.

---

## J. Christin & Cie., Limitée

TÉLÉPHONE: Est 1594

**21, rue Sainte-Julie, - - - Montréal**

En face du no 180 St-Denis.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# POUR LA FETE DE DOLLARD

## LE 24 MAI

**Buste de Dollard** — Œuvre d'art qui a sa place marquée dans tous les foyers de "chez nous". — Réplique parfaite de l'original de Laliberté. — Fini simili bronze d'art, 12 pouces de haut. (Emballage soigneux, chacun dans une boîte).

Un buste..... \$ 1.50  
La douz..... 15.00

Port en plus

**Buste à \$12.00** — Grand modèle signé par Laliberté: — Fini bronze d'art, 24 pouces de haut. Article d'envergure (emballage compris) Port en plus par Messagerie ..... 12.00

**Timbres de Dollard** — Édition grand format — L'Exploit du Long-Sault raconté en neuf dessins par Berthe LeMoynes. Impressions en Couleurs variées.

1 Carnet — 45 timbres ..... .05  
12 " 540 " ..... .50  
100 " 4,500 " ..... 3.50

**"Roses de Dollard"** — Articles de grande propagande — Tout le monde la porte le 24 mai — Jolie petite fleur en tissu rouge — emblème du martyre — montée sur épingle.

Le cent dans une boîte ..... \$ 1.50  
Le mille " " " ..... 12.50  
Le mille en dix boîtes ..... 13.00

(Nom et article enregistrés à Ottawa — Tous droits réservés.)  
**Cartes postales, phototypie française** — La douz. — .15  
le cent..... .90

No 1 — Dollard de Laliberté — Reproduction du buste en noir.  
No 2 — Dollard de Mlle LeMoynes — Dessin inédit en noir.  
No 3 — Monument du Parc Lafontaine.

Et de nombreux autres articles et livres. Demandez la liste.

## *L'Action Française*

369, rue Saint-Denis,

Montréal.

CATALOGUE GRATIS

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour — son bénéfice, le vôtre et le nôtre

# CALME ET CONFIANCE

Le directeur de l'Action Catholique, M. Jules Dorion, écrivait il y a quelques semaines, à propos de la fusion de la Banque Nationale dans la Banque d'Hochelaga:

L'opération de la fusion, en autant que nous la connaissons, nous paraît avoir été conduite avec une habileté et une compétence peu communes. Non seulement les déposants pourront se compter comme parfaitement protégés, mais même les actionnaires, au lieu d'être appelés à doubler leur mise de fonds, c'est-à-dire à perdre six millions comme la chose serait fatalement arrivée advenant un désastre financier, s'en tirent avec une diminution de un pour cent sur leur revenu.

Nous comprenons que des autorités en matières de finances, comme Sir Vincent Meredith, aient déclaré l'opération très heureuse.

Au reste les opérations de cette sorte ne sont pas nouvelles, et sont bien dans l'esprit de la saine économie sociale. On l'a remarqué à Paris en 1889, lorsque la Banque de France vint au secours du Comptoir d'escompte, et à Londres en 1890, lorsque la Banque d'Angleterre se chargea, avec un syndicat de banquiers, de régler la célèbre affaire de la maison Baring. En moins de quatre ans la situation était rétablie et quelques années plus tard l'ancienne prospérité de la maison Baring était revenue.

Au sujet des crises purement commerciales et financières comme celle que nous traversons dans le moment ici, l'économiste Leroy-Beaulieu écrit: *Les crises de cette catégorie se dénouent, grâce au secours des grandes Banques, en une période 18 mois à 2 ans en général, quelquefois trois ou quatre, rarement davantage. Au bout de ce temps, les bilans des Banques n'en portent pas trace; le portefeuille s'est dégonflé, les avances sur titre ont diminué, l'encaisse s'est reconstituée.*

Leroy-Beaulieu et Sir Vincent Meredith méritent une autre créance que les semeurs de panique.

Restons calmes, et ayons confiance.

Depuis que ces lignes ont été écrites, la Banque d'Hochelaga a pris à son compte les opérations de la Banque Nationale et la crise bancaire est vite devenue chose du passé.

Nous ne croyons pas nous tromper en prédisant que la passagère crise de confiance causée par la défaillance de la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi se dénouera encore plus heureusement — du moins pour les obligataires — et qu'une fois de plus les semeurs de panique en auront été pour leurs frais.

**Versailles Vidricaire**  
**Bouillais**  
LIMITED

**MONTREAL QUEBEC OTTAWA**  
**BUREAU-CHEF:**

**Imm. Versailles, Montréal. Tél: M. 7080**

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —  
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

## La Première Communion

Pour le grand jour de la première communion, vous désirez que vos enfants, suivant la demande de l'Eglise, soient vêtus d'une façon convenable.



**POUR FILLETTES :** grand choix de robes de première communion en voile blanc, organdi, mousseline, etc., garnitures en dentelle valenciennes. Voiles en tulle, mousseline ou gaze, 1½ x 1½ verge ou 2 x 2 verges. Assortiment complet de chaussures appropriées pour la première communion.

Nous avons pour **PETITS GARÇONS** un choix spécial de costumes de



première communion; trois tissus différents: vécuna, serge et velours noirs. Prix: \$5.75 à \$12.00. Choix d'insignes et de brassards, chemises blanches, casquettes, faux-cols, cravates, bretelles blanches, souliers, etc. Inutile d'ajouter que, comme toujours, nos prix sont plus bas que les prix courants du marché.

**Faites examiner vos yeux par nos spécialistes**

**Dupuis Frères**  
447-449 St. Catherine est MONTREAL

